THE UNIVERSITY OF ALBERTA

L'UNIVERS FAMILIAL DANS L'OEUVRE DE FILIATRAULT

by

© REAL GIRARD

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES

IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

OF MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

EDMONTON, ALBERTA

FALL, 1970

UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies for acceptance, a thesis entitle L'UNIVERS FAMILIAL DANS L'OEUVRE DE FILIATRAULT submitted by Real Girard in partial fulfillment of the requirements for the degree of Master of Arts.

ABSTRACT

In this study we propose to analyse a problem, that of the "family complex" in the novels of Jean Filiatrault. This problem is characteristic of Terres stériles, Chaînes, Le refuge impossible and L'argent est odeur de nuit because the universe depicted in them revolves uniquely around the family-circle. Using a psychoanalytical approach to the problem, the author gathers together observations and facts which allow us to discover the deepest feelings of his characters. Our method, similar to the one used by the writer, is to study first of all the outlines of the family milieu where are developed the morbid relationships between the different members and the kind of love essentially oedipus in nature. We will then examine the results of the relationships which give rise to feelings of culpability, fear and hatred which are the tragic lot of the heroes in the midst of the family. We will finaly attempt to give an overall picture of the works of Jean Filiatrault in order to place them in the social and literary context of his time.

RESUME

Dans ce travail, nous analysons un problème bien particulier à l'oeuvre romanesque de Jean Filiatrault, celui du complexe familial. Les univers de Terres Stériles, de Chaînes, Le refuge impossible et L'argent est odeur de nuit gravitent uniquement autour du pôle familial, c'est pourquoi nous les avons choisis. Par une approche psychanalitique, l'auteur accumule des observations et des faits qui nous permettent de dégager les sentiments profonds des personnages. Nous nous proposons ainsi d'étudier d'abord la configuration des milieux familiaux à l'intérieur desquels se nouent des relations maladives ou encore des amours strictement oedipiennes. Nous examinerons ensuite les résultantes de ces rapports qui engendrent des sentiments de culpabilité, de peur et de haine qui sont la condition tragique des héros au sein de la famille. Nous tenterons enfin de donner un aperçu global des quatres romans de Jean Filiatrault, afin de les situer dans le context littéraire et social de son epoque. Nous n'examinerons pas ici la pièce de théâtre et les télé-romans dont Filiatrault est toujours l'auteur.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

Il est toujours difficile d'aborder un sujet tabou, cependant, un romancier du Québec, Jean Filiatrault, a entrepris cette tâche périlleuse en 1954, lorsqu'il a écrit son roman, Terres Stériles. Cet ouvrage profanait les liens familiaux et par le fait même, les valeurs les plus respectées de notre civilisation canadienne-française et de notre littérature. Le même écrivain publiait par la suite, Chaînes, Le refuge impossible, et L'argent est odeur de nuit, trois oeuvres qui nous permettent de saisir rapidement le problème central; celui du conflit entre l'individu et la famille. A cause de cette vision particulière, l'on a déduit que notre auteur avait un regard mauriacien sur le monde. Chez lui comme chez François Mauriac, "il y a ce même attendrissement viril pour les êtres les plus démunis, cette même passion pour les subtils rapports psychologiques qui se nouent au niveau de l'univers familial." (UTQ:558). Et c'est également de ce point de vue que nous pouvons entreprendre une étude détaillée de l'oeuvre de Jean Filiatrault.

Par des écrits construits dans la tradition romanesque, Filiatrault soulève la question de la famille dans une vision tragique de la condition humaine et il conduit ainsi ses personnages à s'interroger de la façon suivante sur leur propre existence:

> A quel destin obéissait-il? "De quelle puissance suis-je devenu l'esclave?" Quelle était cette force qui le poussait malgré lui vers le gouffre.

> Il ne désirait pas la mort. Vivre, vivre intensément, voilà le brûlant désir qui consumait son âme. (TS:190-191)

Les romans de Jean Filiatrault décrivent combien il est difficile pour l'individu de vivre au sein de la famille où même l'amour humain ne peut se soustraire aux hasards et aux duretés du destin, de la loi du fatum, de la contrainte et du joug imposés à l'homme depuis des millénaires. Voilà pourquoi notre romancier isole les héros du groupe social et immobilise chez eux une passion destructrice ou un cas de conscience subit. Il nous invite ainsi à une connaissance immédiate des personnages en jetant le lecteur dans le plus fort de la crise ou dans une situation qui la précipite. Si quelques éléments du passé sont nécessaires à la compréhension du drame, l'auteur les confronte avec le présent par un simple trait physique qui fait parfois sentir le poids des années sur le protagoniste.

Dans l'univers romanesque de Jean Filiatrault, le décor physique et les objets les plus familiers correspondent à l'état moral des personnages et symbolisent l'intimité profonde de l'être. Quant au monde extérieur, il exprime toute l'intensité des passions. Cependant, seule la vie intérieure et la vie psychologique importent à l'écrivain. L'angoisse qui se détache des dialogues, des sensations visuelles ou auditives et même des gestes, constitue l'unique communion entre le monde ténébreux, la réalité et le héros tourmenté.

C'est ainsi, par exemple, que le décor du premier roman, Terres stériles, offre le cadre d'une campagne si désolée et si solitaire qu'elle répond au deuil et à l'anéantissement des personnages ravagés par leur passion destructrice.

Au point de vue psychologique, Jean Filiatrault note des faits, rapporte des propos, indique les comportements qui nous dévoilent la complexité des consciences et l'ambivalance des sentiments. Dans cette perspective, notre romancier a le goût freudien de laisser évoluer librement ses héros dans la multiplicité de leurs élans contradictoires.

Un autre constatation que nous pouvons établir au préalable sur les oeuvres de Filiatrault, c'est l'échec inévitable qui caractérise tous les personnages. Cet échec se manifeste par la mort, le crime, le suicide ou encore par une vie sans bonheur possible. Le but de cette thèse est précisément d'analyser la faillite de chacun des héros et de démontrer que chez notre romancier, la famille est à l'origine de la destruction de l'individu. Le destin qui plane sur la vie des personnages découle d'un univers familial qui tronque les relations humaines et engendre des sentiments de culpabilité, de haine et de peur.

Les personnages de Jean Filiatrault réflètent aussi une civilisation qui gravite autour de ce pôle familial. Pierre de Grandpré note que les valeurs de la société nord-américaine sont basées précisément sur la famille:

> Les Canadiens français participent à une civilisation imprégnée jusqu'à ce jour de valeurs primordialement féminines: sens de la tradition, respect des autorités et des usages, amour de la famille, du foyer tiède, douillet, jalousement protecteur. (HLFQ:84)

En scrutant les assises d'une société où les valeurs dominantes sont familiales, l'auteur s'aventure inévitablement dans la psychanalyse et il attache une importance capitale au complexe d'Oedipe pour expliquer les cas névrotiques qui s'offrent à son observation.

D'ailleurs, Filiatrault n'est pas seul à s'être servi du complexe d'Oedipe. En effet, ce complexe a dominé les oeuvres littéraires les plus anciennes. Plus près de notre époque, retenons des écrits tels L'Arlésienne d'Alphonse Daudet, Une vie de Guy de Maupassant, Génétrix de François Mauriac, et chez-nous, dès le début du siècle, Angéline de Montbrun de Laure Conan. Toutes ces oeuvres manifestent d'une façon ou d'une autre, une forme du mythe originel d'Oedipe-Roi.

Gérard Tougas simplifie étrangement l'oeuvre de Jean Filiatrault en affirmant que les trois premiers romans "mettent à nu les haines familiales propres aux peuples latins [...]" (Tougas:177). Ce jugement sur le problème soulevé par notre auteur nous semble quelque peu sommaire. Nous croyons qu'il est primordial de rechercher la cause de l'incommunicabilité et de la solitude des personnages dûs à ce complexe universel d'Oedipe, dans le conflit qu'il fait naître entre l'individu et sa famille.

Nous avons divisé notre travail en trois chapitres: nous étudierons en premier lieu la désintégration des univers familiaux, ses causes et ses effets immédiatement visibles. Cette approche initiale s'impose pour bien comprendre que la famille, dans notre contexte, est à la source de diverses aberrations psychologiques et d'un déséquilibre général de l'individu. Le deuxième chapitre, intitulé "Les amours maladives", est centré sur l'étude des rapports entre parents et enfants ou entre mari et femme. Ces relations sont un premier effet de la conjoncture familiale et prennent toutes un caractère oedipien. Enfin, nous abordons le problème sur le plan strictement individuel, donc au niveau des sentiments personnels ceux de la culpabilité, de la peur et de la haine, engendrés par un climat familial malsain qui voue fatalement la vie humaine à l'échec. Dans la conclusion, nous situons brièvement l'oeuvre par rapport à la production littéraire québécoise de l'époque, pour dégager une signification plus complète des romans de Jean Filiatrault.

CHAPITRE I

LES UNIVERS FAMILIAUX

Une exploration des milieux familiaux de Jean Filiatrault nous permet de discerner la provenance de nombreuses déviations psychologiques chez les personnages et de situer le climat qui favorise le développement du complexe d'Oedipe. Nous savons en effet qu'un déséquilibre de la "constellation familiale" causé par la faiblesse de l'une ou l'autre de ses composantes, en particulier celle du père ou de la mère, peut provoquer chez un sujet une fixation névrotique et faire dévier l'individu de son évolution normale, c'est pourquoi nous analysons dans les quatre romans, les causes et les effets de l'instabilité du milieu familial.

i) TERRES STERILES

Ce premier roman met en relief une femme, Marie-Louise Patry, éduquée depuis la mort de sa mère, par un père cruel et despotique. A trente ans, elle épouse Fortunat, un veuf beaucoup plus âgé qu'elle, qui obtient sa main dans l'unique but d'acquérir l'héritage du père, Jean-Baptiste, et de terminer ses jours confortablement. Marie-Louise, tyrannisée et terrorisée par les colères paternelles, s'attache à son mari et se soumet à lui aveuglément.

Ainsi l'auteur nous présente-t-il dès la première page, Jean-Baptiste, ce vieillard moribond qui s'accroche désespérément à la vie pendant que sa fille et son gendre se bercent timidement

et attendent avec anxiété la mort du vieil homme comme une délivrance. Ce moment ne tarde pas à se produire, mais contrairement à leur souhait, le couple ne retrouve pas la paix désirée. Fortunat devient l'objet de rancune de Marie-Louise qui le rend responsable de la mort de son père. Obligé de subir le mépris constant de sa femme, Fortunat est envahi par les remords et se transforme peu à peu en une loque humaine. Un accident vient enfin résoudre son destin et il ne tarde pas à subir le même sort que son beau-père. Marie-Louise comprend trop tard l'erreur d'avoir incriminé tout le blâme sur Fortunat et elle s'accusera dorénavant de la mort de son père et de son mari.

Mais le temps s'écoule, l'hiver vient prolonger la solitude de Marie-Louise et l'oubli lui fait trouver un vague repos.

> Le désert de sa vie lui parut un suprême refuge; la solitude qu'avec Fortunat elle avait désirée pendant plus de quinze ans, elle en connaissait enfin la douceur, justement parce qu'elle n'avait plus à la partager.
>
> Jusqu'à l'été, Marie-Louise vécut ainsi au seul rythme des bêtes, et rien ne la troubla plus jusqu'au jour où... (TS:171)

Le médecin du village confie à Marie-Louise, un jeune étudiant malade et névrotique dont elle s'éprend d'une affection toute maternelle et trop possessive. Mais le sort s'acharne sur cette femme et Philippe succombe à la maladie. Désespérée et vaincue par la fatalité, Marie-Louise met le feu à sa maison et se laisse détruire par les flammes.

Le récit se déroule dans un cadre où la famille est fortement patriarcale, c'est-à-dire, où la figure dominante est celle du père. Malgré sa mort, Jean-Baptiste revit en Marie-Louise qui hérite de ses colères et de sa méchanceté; il est une conscience omniprésente qui hante ses descendants, continuant ainsi son oeuvre destructrice. Le déséquilibre de Marie-Louise et la faillite de Fortunat qui ne demandait de la vie que la tranquilité, sont causés par le personnage du père, car il n'assume pas son véritable rôle dans la famille. Nous lisons en psychologie "qu'un homme dictatorial est un homme faible. La dictature est la compensation de la faiblesse." (Daco:190) Il est indubitable, dans la situation familiale présentée, que Jean-Baptiste n'a su rendre à sa fille la tendresse d'une présence maternelle, et c'est pourquoi, devant le jeune Philippe, Marie-Louise "enviait la chance des enfants qui connaissent une mère tendre et un père sans colère. Elle songeait à sa propre jeunesse peureuse et tyrannisée." (TS:179-180)

Dès son enfance, Marie-Louise est victime de la domination de son père sans qu'aucune protection maternelle ne vienne garantir la sécurité nécessaire à l'enfant. Elle grandit dans la crainte et le respect de l'autorité, ballottée sans cesse entre la soumission et la révolte. Toutes ses attitudes

sont dès lors soumises à l'ambivalence de ces sentiments.

Devenue ad lte, Marie-Louise demeure émotivement une petite fille et c'est ce qui la pousse à épouser le premier venu qui lui prodigue des attentions et de l'intérêt. En fait, ce sexagénaire vient protéger une enfant apeurée qui a longtemps envisagé la mort comme la seule solution possible à sa misère. Aujourd'hui encore:

> Elle soupira, et regarda longuement son mari avec des yeux pleins de douceur. Comme il la comprenait bien! Comme il savait compatir! Et quelle reconnaissance elle lui gardait de l'avoir soutenue contre son père. (TS:34)

Les sentiments de Marie-Louise se transforment pourtant radicalement après la mort de Jean-Baptiste. Elle détourne sur Fortunat toute la haine refoulée depuis sa jeunesse et tente ensuite de reporter sur Philippe un amour maternel ignoré jusqu'alors. Mais l'image de Jean-Baptiste reste toujours présente à l'esprit de sa fille, comme la marque ineffaçable du destin patriarcal.

Par une observation très subtile, l'auteur de Terres Stériles caractérise par une attitude, le tempérament et les sentiments contradictoires de Marie-Louise:

> Elle n'eut pas le courage de soutenir son regard, [son père] mais d'un mouvement incontrôlable, souleva les épaules pour le braver. (TS:16)

Quant à Fortunat, même s'il épouse Marie-Louise dans le

seul but de s'assurer une sécurité matérielle suffisante pour permettre de terminer ses jours dans la quiétude et le repos, c'est une homme faible qui ne tarde pas à être victime de cet univers familial où tous "s'égaraient durant de longues heures dans l'enclos étroit de leurs pensées" (TS:27). Fortunat ne parvient pas à comprendre la subite insoumission et la méchanceté de sa femme devant laquelle il réagit comme "un chien en quête d'une caresse" (TS:92). L'auteur note encore de ce personnage qu'il "rôdait autour de Marie-Louise comme un chien à la fois peureux et affamé" (TS:97). Même si Fortunat piétine un jour la fosse de Jean-Baptiste pour faire éclater sa rage, sa révolte demeure inutile et il doit finalement fuir Marie-Louise et se rendre chez sa fille. C'est par l'intermédiaire d'Eva que nous apprenons la lâcheté et la paresse de Fortunat

> . . . Eva le considérait avec des yeux de juge. Elle songeait que si les Patry eussent cédé à son père un peu de leur violence, celui-ci eut vécu une vie plus honorable. Quelle lâcheté, quelle paresse unies dans un même homme! (TS:124)

Et si l'amour a amené Fortunat et sa première femme à s'unir dans le mariage, Eva se souvient cependant d'une enfance malheureuse "à cause de l'incurie paternelle" (TS:124). La vilénie et la couardise de cet homme ne sont donc pas uniquement causés par la mort de Jean-Baptiste et les nouveaux sentiments de Marie-Louise, mais prennent racine dans son enfance. Bien que l'auteur n'apporte aucune précision sur la jeunesse de Fortunat,

nous pouvons quand même déduire avec le psychanaliste, que la lâcheté et la peur chez l'homme résultent fréquemment du complexe familial; et nous remarquons que Fortunat n'affirme pas sa virilité devant Marie-Louise qui pourtant le souhaite fortement. Au lieu de lui apporter son appui, il est broyé par l'engrenage familial qui ne lui laisse que remords et honte.

Même le paysage extérieur contribue à cette ambiance. La sécheresse du sol dans Terres Stériles s'harmonise parfaitement avec le milieu familial qui fausse tous les rapports entre les personnages et qui rend toute communication ou dialogue impossible. Dans ce roman, la famille de Jean-Baptiste, celle de Fortunat et de Philippe ne peuvent qu'entraîner chacun à la destruction et à la mort.

ii) LA CHAINE DE FEU

Dans la première nouvelle de Chaînes, nous sommes mis en présence de personnages aux prises avec un complexe d'Oedipe qui résulte logiquement d'un déséquilibre évident de la famille.

La chaîne de feu retrace d'abord la situation d'Eugénie Dugré-Mathieu, abandonnée par son mari, qui vit seule avec son fils, Serge, un jeune musicien d'une vingtaine d'années. Madame Mathieu, à cause de l'absence de son époux, a reporté toute son affection sur son enfant. Cependant, depuis que Serge a grandit et qu'il manifeste un certain intérêt pour la jeune

Véronique, sa mère est en proie à la vive inquiétude de le perdre. Sans se rendre compte au départ de la nature de ses sentiments, Eugénie accapare Serge et devient possessive, jalouse, usant même du mensonge pour retenir son fils et éloigner de lui Véronique qu'elle considère désormais comme sa rivale.

Serge, de son côté, se sent fortement enchaîné à sa mère, même s'il ignore lui aussi la nature et la force des liens qui se sont noués entre eux, et même s'il tente d'affirmer un caractère masculin dans son idylle amoureuse. Sa tentative demeure vaine cependant car il s'abandonne aux caresses maternelles.

Toute cette situation engendre un véritable duel entre Eugénie et Serge, jusqu'au jour où un incident leur fait prendre conscience à tous deux de leur amour maladif, et les fait s'ancrer davantage dans leur passion. Il s'agit de la péripétie finale où Serge surprend sa mère dans les bras d'Alban, le frère de Véronique, et après quoi, pris de jalousie, il s'enfuit de chez-lui. Durant ce même événement, Eugénie avait cru voir son fils en Alban et avait commis ainsi l'inceste en pensée.

Toute l'atmosphère familiale de la nouvelle est symbolisée par cette maison fermée aux intrus, où une seule fenêtre donne sur le monde extérieur.

> . . . cette maison fermée, ce cénacle où aucun étranger ne jouissait d'un facile accès. (CF:80)

> Debout face à la fenêtre, [...] [Serge] Il ressemblait à une bête en cage qui regrette sa forêt perdue. (CF:76)

> Eugénie songe en soupirant à l'importance qu'avait prise dans leur vie cette porte-fenêtre. Serge s'y tenait toujours, les yeux vagues, le coeur absent. Elle-même y avait fait le guet naguère: [...] (CF:110-111)

iii) LA CHAINE DE SANG

Cette seconde nouvelle de Chaînes met en évidence le personnage de Bastien, un jeune homme du même âge que Serge, aux prises avec un attachement oedipien du même ordre. Bastien a tué sa mère dans un accès de folie et son geste le conduit à l'asile d'aliénés où il rédige une lettre à son père pour lui expliquer son acte. Avant ce drame, Bastien avait souffert d'une fièvre durant laquelle il avait pris conscience des relations obscures entre ses parents. Son père, cruel et tyrannique, créait une atmosphère familiale tendue où la mère souffrait intensément. A cette époque toujours, Bastien était aussi l'objet de nombreuses disputes; Maxime Patry voulait qu'il quitte le foyer et sa femme s'y opposait farouchement. Par ailleurs, Bastien se rendait compte que la présence bienfaisante d'un père lui était refusée et qu'il était livré aux seuls soins maternels. En réaction contre cette condition familiale, Bastien s'attacha passionnément à sa mère, jusqu'à en devenir schizophrène, et dans sa folie, il la tue pour l'arracher à l'homme qui la

rend malheureuse et pour se l'approprier totalement.

Nous remarquons dans ce récit que Bastien correspond au prototype du fils amoureux de sa mère, en révolte constante contre le père. La faille dans le développement psychologique de Bastien confirme une fois de plus le déséquilibre causé par le despotisme du père et la surprotection maternelle. Le climat physique et moral de la nouvelle est bien représenté par le lieu fermé et marginal d'une maison d'aliénés mentaux, d'où Bastien ne peut s'échapper que par le suicide.

iv) LE REFUGE IMPOSSIBLE

Ce troisième roman de Jean Filiatrault raconte une période importante et décisive de la vie d'un jeune couple, Jacques et Geneviève, peu de temps après la naissance de leur premier fils qui souffre à la fois d'une malformation du coeur et d'une déficience mentale. Condamné à mourir, Pierre naît cependant, grâce aux soins vigilants d'une sourde-muette, Cécile. C'est la soeur de Jacques et elle demeure avec lui et sa femme depuis la mort de leur mère.

L'union entre Jacques et Geneviève se heurte à une double menace: celle imminente de la mort de l'enfant que l'on tente de cacher à la jeune mère, et celle de la présence de Cécile qui empêche toute intimité dans le ménage. Geneviève pressent

cependant le danger qui plane sur son fils et découvre de plus que l'infirme habite avec eux parce qu'elle est amoureuse de Jacques. Mais pour bien comprendre le drame qui se joue entre ces trois personnages il nous faut remonter à la racine du mal qui se situe dans l'enfance de chacun d'eux.

Nous apprenons par cette démarche que Geneviève est née de parents bourgeois qui n'avaient de souci

> . . . que des cotes de la Bourse, des chances de tel député de leurs amis aux élections prochaines, du mariage raté de telle cousine éloignée qui avait épousé le fils d'un menuisier malgré les conseils de sa famille, du génie de ceux qui réussissent en affaires. (RI:77)

Dans ce cercle familial, Geneviève fut très choyée durant son enfance et lorsqu'elle annonça son intention d'épouser un jeune homme sans fortune, elle rencontra une forte opposition de la part de ses parents. On se rendra compte que cette éducation "d'enfant gâtée" (RI:28) influence Geneviève dans sa vie de femme mariée où elle ramène tout à soi.

> Elle se fatiguerait de cette conversation, saisirait au vol n'importe quel mot et s'en ferait une arme pour ramener chacun au combat qui l'occupait tout entière. (RI:55-56)

En vérité, Geneviève est une femme-enfant, anxieuse et craintive devant la vie. Son caractère puéril et capricieux commence à se dessiner quand nous la voyons se regarder dans la glace et relever une mèche de cheveux en pensant que "Longtemps cette mèche de petite fille l'avait retenue au pays de l'enfance" (RI:11). Plus loin, on lit que:

> Déjà, à la pension, la petite Geneviève était saisie de crainte au moindre regard un peu soutenu d'une religieuse. Déjà, à cette époque, elle prêtait aux paroles de chacun un sens caché et désobligeant, s'attristait à plaisir au plus léger silence. Elle était toujours au bord des larmes, comme aujourd'hui...comme en ce moment... (RI:29)

L'homme que Geneviève épouse reste également marqué par un simple événement de son enfance. Issu d'une famille pauvre, Jacques se voit refuser, à douze ans, un costume qu'il convoite et pour lequel il avait gardé toutes ses économies d'enfant. Il songe aujourd'hui que:

> . . . cette épreuve fut la première de sa vie d'homme, qu'il en est blessé? Aujourd'hui, elle ne tient pas une grande place dans sa mémoire mais il soupçonne quand même qu'elle a joué un rôle important dans sa vie. Maintenant qu'il lui est possible d'analyser cet évènement avec le recul, il lui semble bien que jamais plus après cela il ne fut capable de ténacité. Voilà bien qui expliquerait sa réaction habituelle: celle de n'en pas avoir, de s'abandonner au hasard, de ne jamais choisir ce qui paraît le plus avantageux, de crainte que le destin en décide autrement. (RI:116)

Après cet incident, son père meurt et Jacques vit avec sa mère et Cécile, laquelle devient son compagnon le plus fidèle. Par la suite, Jacques déçoit ceux qui ont fondé sur lui les plus hauts espoirs, en particulier un bienfaiteur qui espérait en faire un prêtre. Aujourd'hui, Jacques est un écrivain sans succès et devant sa femme hargneuse et colérique, il prend une

attitude passive et résignée. Malgré l'amour qui l'unit à Geneviève, Jacques agit sans virilité ni fermeté et même lorsque son épouse l'injurie, il conserve un caractère lymphatique et soumis, signes évidents de sa faiblesse et du traumatisme subit.

La lâcheté de Jacques se manifeste en premier lieu dans la peur d'annoncer à Geneviève la vérité au sujet de l'enfant dont lui-même souhaite inconsciemment la mort. Les jours de Pierre sont comptés mais Jacques reste coît et sidéré devant les anxiétés et la vaine espérance de sa femme. Il prend graduellement conscience de la faiblesse dont l'accuse Geneviève et sent qu'il n'est qu'un reflet de lui-même, qu'il n'agit jamais selon sa nature mais cache sa pensée et son identité derrière des formules fabriquées à l'avance.
Aussi, lorsque Geneviève exige le départ de Cécile parce que sa présence compromet leur bonheur conjugal, Jacques refuse de se séparer de cette soeur qui protégea son enfance.

Cécile est un personnage réduit à de faibles proportions, incapable de vivre une vie normale. C'est "un être emmuré vivant" (RI:9) qui se voue toute entière à son frère, si bien que son attachement devient maladif. C'est seulement la mort de Pierre qui lui fait découvrir ce sentiment refoulé dans son subconscient jusqu'à ce jour. Aussi, la vraie faiblesse de Cécile, est-elle de n'avoir jamais pu imaginer Jacques heureux sans elle

qui l'avait toujours protégé et le soutenait aujourd'hui encore, comme jadis elle le défendait contre tout danger.

Ces trois personnages contribuent à la création d'un univers clos ou l'échange et la compréhension s'avèrent irréalisables puisque l'une souffre de surdité, l'autre plonge dans l'obsession de son tourment intérieur, et le troisième se trouve trop faible devant la souffrance d'autrui. Seuls les bruits de l'extérieur parviennent dans le foyer de Jacques et Geneviève d'où l'on ne s'échappe que difficilement. L'absence du bonheur dans cette maison se réflète, comme dans La chaîne de feu, que par la seule fenêtre donnant sur le monde du dehors.

> [Jacques] Il s'éloigna vers la fenêtre. Dans la rue, la circulation était moins dense. A cette heure-ci, chacun était chez soi et goûtait un repos bien mérité. Il imagina tous ces gens heureux de prendre le repas en famille après une journée de labeur. C'était une récompense quotidienne qu'il n'obtiendrait jamais. (RI:59)

v) L'ARGENT EST ODEUR DE NUIT

Le quatrième et dernier roman de Jean Filiatrault raconte l'événement malheureux d'un prolétaire, Georges Ethier, qui parvient difficilement à "joindre les deux bouts" avec ses huit enfants et sa femme, Rosa, enceinte à nouveau. Sa famille mène une vie de privations, incapable de satisfaire les besoins

les plus élémentaires. Or Georges trouve par hasard une importante somme d'argent qui pourrait répondre aux nombreuses nécessités des siens, pour sa fillette infirme, Gaétane; pour son jeune fils, Pierre, atteint d'une pneumonie; et pour sa femme qui aimerait, une fois seulement, accoucher à l'hôpital. L'incident tourne toutefois au tragique et dégénère en un véritable combat moral. Georges avait le choix de prouver son amour à sa femme et à ses enfants en gardant l'argent, ce qui en faisait un escroc au point de vue social, ou encore de rendre l'argent à son propriétaire, une alternative qui lui semblait un geste lâche. Il opta finalement pour la dernière solution et c'est à ce moment que

> La condamnation s'abat sur lui avec la lourdeur d'une masse. Et il se répète plusieurs fois la sentence: il n'aime pas assez sa famille pour aller jusqu'à commettre ce vol innocent. Il est trop lâche. [...] Il est trop faible pour qu'il en soit autrement, trop faible pour s'habituer jamais à vivre avec une faute semblable sur la conscience. (AON:81)

La fatalité s'acharne sur Georges quand il découvre que cet argent appartient à un jeune voyou du quartier, Félix. Celui-ci avait d'ailleurs obtenu ces billets d'une femme mariée, Berthe Richardson, qu'il faisait chanter. Quand Georges veut lui restituer l'argent, Félix se rend compte que la somme est incomplète et sans attendre l'explication qui lui aurait appris que ce montant avait servi à l'hospitalisation d'un enfant de Georges, il engage un combat sans merci dans lequel il est tué involontairement.

Ce cas de conscience qui compose la première partie du roman, permet à Georges de s'analyser et de découvrir sa nature médiocre, qui remonte aux relations qu'il a entretenues avec sa mère. Nous remarquons au début du roman que Georges se remémore la femme qu'il a longtemps gardée auprès de lui et "dont la disparition avait crée un vide dans la maison" (AON:11). Cette fixation maternelle, conditionne encore les comportements actuels de Georges. Même devant sa femme, il est demeuré un enfant "tout petit, diminué, inexistant" (AON:74) et l'auteur ajoute encore "qu'il prend des airs de petit garçon surpris en flagrant délit" (AON:12). De plus, le comportement de Georges face à sa famille, dans son rôle de père, bien qu'il soit immédiatement occasionnée par sa situation financière, n'en demeure pas moins l'attitude d'un homme démuni et impuissant devant les difficultés quotidiennes.

Sa réaction vis-à-vis de sa fille aînée caractérise sa conduite générale dans la vie. "Il avança lentement vers la rue Roberval, abandonnant sa fille à son destin. Que pouvait-il pour elle?" (AON:89).

Georges indique à plusieurs reprises son refus de la paternité lorsqu'il affirme n'avoir pas désiré ses enfants, surtout celui qui va naître sous peu. C'est seulement en rêve qu'il s'écrie "Je suis père. Moi, j'ai donné la vie!" (AON:49). Le cruel destin qui s'abat sur Georges le fait sombrer dans le

désespoir et il ne peut s'évader de la réalité que par le rêve et l'abrutissement dans le travail.

> Il y avait un vide dans son cerveau, une espèce de néant qui le reposait du tapage domestique, des cris, de la marmaille. (AON:12)

> Il releva le col de sa vareuse et se rendit à la porte, en aval de l'écluse. [...] durant plus d'une demi-heure il aurait l'esprit occupé et la pensée de l'enfant à naître ne lui trotterait plus dans la tête. (AON:29-30)

Au moment même où se joue le sort de Georges Ethier, un autre personnage intervient, celui de Berthe Richardson qui a volé l'argent de son mari, Joseph, pour satisfaire aux exigences de Félix. Par de nombreuses notations sur le passé, nous apprenons que la disgrâce de Berthe dérive de son enfance malheureuse. Issue d'une famille misérable, elle ne garde de sa jeunesse que ces quelques tristes images:

> . . . un père que poursuivaient les garçons criards, deux petits frères au catarrhe perpétuel, une mère souillon, les souleries du samedi soir et les bouteilles vides disséminées un peu partout dans la maison, qu'on retrouvait quelquefois sous un lit, près d'un dormeur hirsute qui fuyait dès qu'on le réveillait et qu'on ne revoyait plus. (AON:140-141)

> Son père était boueur et les enfants en avaient fait leur souffre-douleur. On épouvantait son cheval et le pauvre homme, toujours à moitié ivre, courait derrière son tombereau dégoulinant en claironnant des jurons. Berthe frissonna au souvenir de son adolescence humiliée. (AON:123)

Berthe épouse Joseph Richardson sans l'aimer, poussée par ses parents, car il était fortuné et bien vu dans son

milieu, mais elle ne consent au mariage qu'afin de venger les humiliations de sa jeunesse, sans trouver toutefois les satisfactions et les joies auxquelles elle avait rêvé. C'est ainsi qu'elle se laisse séduire un jour par Félix et découvre les plaisirs de la chair. La passion atteint un tel degré d'acuité chez Berthe, qu'elle devient l'unique but de sa vie, et depuis sa relation avec ce Don Juan de faubourg, Berthe ment et trompe son mari pour conserver son amant.

Cette liaison secrète n'est pas sans danger pour Berthe et ne tarde pas à engendrer le conflit qui la stimulera plus tard à témoigner en faveur de Georges, l'assasin de Félix, car Berthe était sur les lieux de l'accident, s'y étant rendue dans le dessein de tuer elle-même Félix pour retrouver la paix intérieure.

> Depuis des mois elle n'était jamais tranquille, en paix avec elle-même, depuis que Félix était entré dans sa vie et que, séduite presqu'à son insu, obéissant à une loi qui lui était inconnue, un désir continu la dévorait. Pourtant ce désir lui répugnait, de même que lui répugnait la possession brutale de cet homme. Mais elle était marquée, esclave d'une joie insoupçonnée, dont son être avait enfin trouvé la source. Cette joie, pourquoi ne l'avait-elle connue qu'à quarante ans? (AON:129)

Berthe consent par conséquent à sauver Georges en avouant sa propre faute, mais son holocauste apparaît inutile car, même disparu, Félix continue de hanter son esprit et son corps. De plus, Berthe se sent indigne de la bonté, de l'affection, de l'amour et du pardon de Joseph. Ainsi, tragiquement marquée par la vie familiale et conjugale, elle marche vers le

suicide avec des yeux qui ont retrouvé "la candeur de l'enfance" (AON:161)

> Pour la première fois, elle lui [Joseph] montre un visage serein, celui qu'il avait deviné caché derrière un masque qu'une enfance malheureuse avait imposé et qu'il n'avait pas su arracher. (AON:162)

Auprès de Berthe, Joseph demeure paralysé par les sentiments qu'il ressent; il ne peut apporter à sa femme ni secours ni réconfort. Joseph, en effet, n'a jamais désaprouvé la conduite de Berthe, lui pardonnant avec "des yeux d'esclave " (AON:160), car il se caractérisait lui aussi par la faiblesse. Joseph ne possédait aucune autorité et n'avait d'ailleurs jamais affirmé sa qualité d'homme devant Berthe qui le lui reprochait souvent.

Jean Filiatrault donne peu d'indications sur le personnage de Joseph, mais elles sont d'une grande signification. Il souligne d'abord son impuissance paternelle: "un veuf sans enfant" (AON:123), "un mari incapable" (AON:129) et plus tard, Berthe elle-même pense: "Si Joseph avait pu lui donner un enfant" (AON: 133). Cette stérilité, dans le cas de Joseph, semble remonter au complexe de castration dont les symptômes apparaissent jusque dans son sommeil.

> Il dormait profondément, le corps en chien de fusil, bouche bée, tête renversée, une main pendante entre le mur et le sofa, et l'autre placée entre les cuisses comme font souvent les hommes, d'instinct, pour se protéger d'un danger inconnu mais toujours possible. (AON: 118)

La psychologie témoigne ainsi de la réaction d'un adulte qui grandit avec un complexe de castration:

> . . . il aurait donc tout fait pour éviter de se sentir en faute, pour éviter un reproche et une sévérité. [...] il se serait entraîné à la faiblesse; [...] Il aurait évité à tout prix les actions viriles, [...] Mentalement, il se serait castré afin de n'être pas castré physiquement. [...] Il n'aurait réussi aucune action virile, [...] ni conjugale. C'eût été un "homme", mais sans affirmation masculine. (Daco:180)

Ainsi, la famille prend figure d'un destin tragique car Georges Ethier est un père malgré sa volonté et il n'est pas responsable de l'organisation sociale ou religieuse qui l'ont jeté dans cette situation, démuni de tous les moyens autant physiques que psychologiques pour remplir sa fonction avec dignité et fierté. Quant à Berthe, c'est le climat familial de l'enfance qui a contribué à son échec matrimonial.

Tous les univers familiaux dont nous venons de faire l'analyse, contribuent à créer des espaces étouffants pour l'individu. Dans ce monde malheureux, il est aussi manifeste que le complexe d'Oedipe joue un rôle important dans le développement de l'enfant et dans le comportement des parents. Nous pouvons ainsi anticiper que dans les romans de Jean Filiatrault, toute défectuosité de la personnalité est dûe à l'incapacité

des personnages de se libérer des liens parentaux, à cause principalement des attaches familiales qui les enchaînent fatalement et les empêchent de parvenir à la liberté.

L'atmosphère qui se dégage de ces milieux tend à marquer les relations entre parents et enfants, entre frères et soeurs ou toutes autres relations humaines, d'un caractère pathologique. Ce sont ces rapports qui retiennent notre attention dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II

LES AMOURS MALADIVES

Après avoir approfondi les univers familiaux dans lesquels évoluent les personnages de Jean Filiatrault, nous pouvons maintenant envisager l'étude des amours qu'ils engendrent car comme nous l'avons déjà fait remarquer, ces univers se caractérisent par l'attachement érotique de deux membres d'une même famille. Gérard Bessette résume ainsi les trois premiers romans de Jean Filiatrault:

> Jusqu'ici, l'auteur [...] nous avait présenté des oeuvres purement psychologiques dont la correspondance au milieu canadien-français n'était pas immédiatement évidente. Il s'agissait de romans "freudiens" dont tous les héros sont aux prises avec un complexe d'Oedipe aigu. Sentiments ambivalents et incestueux d'une fille pour son père (Terres Stériles) d'une mère pour son fils et d'un fils pour sa mère (Chaînes), attraction sexuelle plus ou moins consciente d'un frère pour sa soeur adoptive (Le Refuge Impossible), les trois premiers romans de Filiatrault analysaient toujours des amours anormales, irréalisables. (LAC:8)

Bessette est encore plus spécifique lorsqu'il écrit:

> As is apparent, the three novels to which I have referred are three works which describe impossible loves flowing from infantile traumas in the children and from an abuse of authority and possessiveness in the parents (Queen's Quarterly:190)

Avant d'analyser l'impossibilité d'amour chez les personnages, nous devons débattre la question précise du complexe d'Oedipe pour comprendre toute la complexité de son mécanisme. Ce complexe, bien qu'il manifeste un phénomène irrégulier, se produit naturellement durant la phase phallique de l'enfant et

l'on découvre en psychologie que "le garçon veut sa mère pour lui tout seul; son père devient un rival; il est donc jaloux du père et désire l'éliminer. Cette jalousie produit l'agressivité envers le père." (Daco:191) La même expérience se présente chez la fille où le désir de possession se découvre envers le père et l'agressivité envers la mère; on l'appelle aussi "complexe d'Electra".

Dans un climat familial sain, créé par une virilité naturelle chez le père et une féminité sans heurt chez la mère, le garçon atteint l'indépendance à l'âge adulte et affirme sa masculinité en se tournant vers d'autres femmes que sa mère. La fille parfait sa féminité en quittant mentalement son père et en lui substituant d'autres hommes. Il arrive toutefois qu'au cours de l'évolution de l'enfant, un événement ou une attitude des parents donne lieu à une inadaptation et produise "un attachement intense de la libido à une personne". Le complexe d'Oedipe devient ainsi un cas maladif et le fils s'accroche à sa mère et la fille s'attache uniquement à son père.

> Le complexe d'Oedipe joue un rôle fondamental dans la structuration de la personnalité et dans l'orientation du désir humain.
>
> Les psychanalistes en font l'axe de référence majeur de la psychopathologie, cherchant pour chaque type pathologique à déterminer les modes de sa position et de sa réalisation.
>
> L'anthropologie psychanalitique s'attache à retrouver la structure triangulaire du complexe d'Oedipe, dont elle affirme l'universalité,

> dans les cultures les plus diverses et pas seulement celles où prédomine la famille conjugale. (VP:80)

Ce bref résumé du complexe d'Oedipe réduit à sa plus simple expression le mythe originel d'Oedipe-Roi. La légende raconte qu'Oedipe épouse Jocaste, sa mère, après avoir tué Laios, son père. C'est le complexe sous sa forme dite positive. Dans les situations concrètes, il se présente cependant sous de nombreuses perspectives, selon le contexte familial car chaque cas est unique, particulier, et nous aurons l'occasion de le vérifier dans l'oeuvre de Jean Filiatrault où tous les univers romanesques produisent un amour maladif. Si ces amours semblent parfois s'éloigner du mythe originel, la psychologie et la psychanalyse les rangent tous dans la catégorie des amours oedipiennes. Pour bien élucider notre pensée, nous pouvons prendre pour exemple le lien incestueux qui lie entre eux un frère et une soeur, lien qui est une forme de ce complexe.

Si nous ne semblons pas toucher le conflit du fils qui épouse sa mère après avoir tué son père, le problème reste essentiellement le même, car si le complexe de l'enfant ne se situe pas au niveau des relations avec les parents, un mécanisme inconscient peut conduire le garçon à substituer une soeur à sa mère et inversément pour la fille: le frère devient l'image du père.

Le cas le plus typique et le plus fréquent de l'amour oedipien dans l'oeuvre de Jean Filiatrault, se découvre dans

la première nouvelle de Chaînes, La chaîne de feu, dans les personnages d'Eugénie Dugré-Mathieu et de son fils, Serge.

i) EUGENIE ET SERGE ou LA MERE ET LE FILS

Dès les premières lignes du roman Eugénie se révèle être une mère inquiète. Ses tourments lui viennent de son fils qu'elle guide vers une carrière de pianiste. Celui-ci s'arrête soudain au milieu d'une sonate pour rêver et madame Mathieu se trouble de ne point connaître les idées de Serge, elle qui désirerait le suivre dans ses réflexions et ses pensées les plus intimes, "visiter avec lui les abîmes insondables" (CF:12). Eugénie ne peut supporter l'éloignement de son fils, ne fut-ce qu'en pensée. Ce comportement maternel tient lieu de preuve irréfutable d'une passion égoiste et d'une opiniâtreté tenace à vouloir s'accaparer de Serge indéfiniment. Cependant, l'inquiétude d'Eugénie vient surtout du fait qu'elle craint de perdre son enfant comme son mari l'a jadis abandonnée et l'amour qu'elle éprouvait pour son époux est reporté tout entier sur Serge qu'elle emprisonne, qu'elle tient respectueux et soumis. L'unique bonheur d'Eugénie consiste dans cet enfant qui représente l'image du père. Lorsque Serge reprend la sonate délaissée, Eugénie retrouve son fils, elle est "sûre de le posséder, de le garder éternellement" (CF:14)

De plus, bien que Serge ait déjà vingt ans, il est encore considéré par madame Mathieu comme un enfant. Aussi, à maintes reprises, l'appelle-t-elle "mon petit" (CF:18). Cette passion constamment aiguisée par la présence du jeune homme outrepasse la simple affection maternelle quand Eugénie pense à son garçon à la façon d'une amante: Serge représente "l'aimé" (CF:15), "son dieu" (CF:17) et une soirée complète en sa présence devient la "félicité" (CF:17). Plus d'une fois, Eugénie va jusqu'à traduire sa sensibilité à l'égard de son fils par des caresses: "Elle l'entourait de ses bras et le soulevait, le portait presque." (CF:18)

Ce comportement équivoque de la mère, bien que nous le découvriions dès le début du récit, demeure inconscient chez Eugénie, car elle ne se doute pas de la vraie nature du jeu qui l'anime, dictant ses pensées et lui causant des tourments.

> . . . elle ne distinguait pas les traits du monstre qui l'habitait. Ou plutôt, elle fermait les yeux pour ne pas le reconnaître à travers le fouillis de ses pensées éparses. (CF:149)

Mais les paroles toutes naïves qu'Eugénie prononce à son fils, manifestent néanmoins une réaction insolite de sa part:

> Elle se faisait toute câline, lui parlait avec tendresse.
> \- Ne sois pas malheureux, mon petit, nous nous aimons tous les deux! Y a-t-il autre chose qui compte au monde? N'est-ce pas que nous nous aimons! (CF:19)

L'on ne tarde pas non plus à se rendre compte qu'Eugénie est une femme essentiellement maternelle et surprotectrice, ce qui nous conduit à chercher les racines du mal dans l'enfance de Serge alors que sa mère lui prodiguait des prévenances et des soins trop diligents.

> Eugénie était une mère parfaite, d'une perfection impeccable si l'on peut dire. Elle l'aimait, l'entourait, le dorlotait, le préservait, lui fermait les yeux. Grâce à l'attention maternelle, un bandeau de velours lui cachait les laideurs du monde... (CF:115)

Les égards et la subordination qu'Eugénie exige de Serge en retour, elle les considère comme son dû en échange de la vie et de la protection qu'elle lui a dispensées durant sa petite enfance.

Les années s'écoulent et Serge devenu adolescent, s'éprend d'une jeune fille, Véronique, ce qui fait éclater le drame oedipien entre lui et sa mère. Eugénie se découvre alors une amante tenace et acharnée quand elle s'oppose à ce que son fils rencontre son amie. Un soir où elle surprend Serge et Véronique qui s'enlancent, Eugénie ressent une souffrance qui n'est plus celle d'une mère mais bien celle d'une femme trompée et jalouse des caresses qu'on lui refuse.

> O spectacle qu'elle ne pouvait brouiller, qu'il lui fallait subir! Ils étaient si près l'un de l'autre! Leurs têtes se touchaient presque. Elle ne voyait qu'une silhouette informe: [...] Comme ils semblaient heureux! Elles les

> entendit rire et les rires la pénétrèrent
> comme des dards. Elle crut devenir folle
> tellement leur joie lui était intolérable.
> (CF:60-61)

Une jalousie diabolique prescrit désormais la conduite d'Eugénie d'où le fait que ses rapports avec Serge trahissent une longue suite de querelles d'amoureux, de réconciliations éphémères et de courts bonheurs. Eugénie s'imagine et se veut toujours la mère de Serge mais elle souhaite le bien-être de son fils à la condition expresse "qu'il le trouvât auprès d'elle". (CF:113)

L'arrivée d'Alban, le frère de Véronique, précipitera les événements. Il s'introduit chez les Mathieu, intrigué par l'attitude méchante d'Eugénie envers sa soeur mais il se laisse charmer par les yeux de madame Mathieu et s'éprend follement d'elle. Un soir, Alban profite de l'absence de Serge pour se rendre chez Eugénie et lui avouer la flamme qu'il entretient envers elle. Eugénie résiste d'abord aux élans du jeune homme mais devant son obstination, elle s'abandonne et c'est à ce moment que la vérité éclate: la passion d'Eugénie pour son fils devient incestueuse.

> "Alors se produisit le miracle. Alban
> n'était plus avec elle... Elle baissa
> les paupières et s'abandonna." (CF:160)

Serge surprend inopinément sa mère et Alban en flagrant délit et prend la résolution de s'enfuir. Son départ laisse Eugénie anéantie mais la jalousie qu'elle a lue dans les yeux de son fils lui procure l'espoir de le récupérer et de se l'approprier à nouveau. Son désir de possession s'accentue et, consciente de sa force, la mère imagine même "qu'elle se glisserait sournoisement entre le couple pour accomplir son oeuvre de destruction" (CF:175) si un jour Serge s'éprenait d'une autre femme.

L'amour maladif d'Eugénie compromet sérieusement l'équilibre psychologique de Serge, il amenuise avant tout sa propre volonté et lui interdit de s'opposer à sa mère, à l'idéal qu'elle lui impose, à ce caprice d'Eugénie qui désire le voir accéder au rang des pianistes célèbres, but qui n'était d'ailleurs qu'un moyen de maintenair son fils auprès d'elle le plus longtemps possible.

Nous observons que Serge a vaguement l'impression, dès le début de la nouvelle, de se sentir l'esclave de sa mère.

> . . . un étrange accablement l'envahissait: celui que suscite l'amertume dans le coeur des esclaves. Car il s'agissait bien pour lui d'esclave et celle qui le tenait en servitude était à ses côtés, cruelle, à cause de tout l'amour, de toutes les attentions dont elle comblait sa victime. (CF:12)

Il tente de briser les liens qui l'enchaînent à Eugénie, dans la rêverie qui lui offre la possibilité de s'évader de cette maison où il est détenu comme un prisonnier. Ainsi, Serge n'éprouve-t-il la solitude réconfortante que dans le songe. Sa relation avec Véronique aurait pu devenir une occasion favorable de se libérer de l'emprise maternelle, mais son amour pour la jeune fille marque son incapacité à neutraliser l'envoûtement qu'opère Eugénie sur sa personne. Serge s'attache de plus en plus à sa mère et il lui devient impossible d'aimer aucune autre femme.

L'impuissance de Serge se dévoile dès sa première rencontre avec Véronique quand il refuse un geste d'affection de son amie. Véronique tente de l'embrasser et "d'instinct, Serge se dégagea vivement, comme si on l'avait brûlé" (CF:54). A la même occasion, Serge prend la défense de sa mère contre les attaques de Véronique qui se doute dès lors des sentiments de cette femme. Il ne peut souffrir d'entendre médire de sa mère:

> - Tu ne m'aimes pas, se plaignit-elle. Et pourtant...
> Il prétendit que toute son attitude était une preuve de la force de son sentiment.
> - Et ce recul, il y a un instant?
> [.................................]
> - C'est vrai, il y a ta mère.
> Cette dernière phrase, elle l'avait dite pour elle seule, mais elle espérait qu'il l'eût entendue. [...]
> [..............]

Il se fâcha et déclara d'une voix brève:
- Ne parle pas sur ce ton de ma mère. Je ne le permettrai pas.
[..................................]
. . . Ma mère a eue tous les dévouements pour que je parvienne jusque là. C'est son rêve que je devienne un grand virtuose. [...]
- . . . Tu n'es pas fatigué de cette surveillance continuelle?
Cette fois elle dépassait les bornes: il ne pouvait en tolérer davantage. Il se leva et se mit à gesticuler.
- Tout de même, Véronique, tu exagères. Ce n'est pas un geôlier, je ne suis pas son prisonnier. Elle m'aime beaucoup et moi aussi je l'aime, et je ne veux rien faire pour la contrarier.
Véronique lui fit face. [...]
- J'aime beaucoup ma mère, et j'aime mon père, mes deux frères, et pourtant... je suis ici.
- Ce n'est pas la même chose.
(CF:54-55-56)

Après cet entretient, Serge avoue lui-même que la présence de Véronique ne peut lui faire oublier, ne fut-ce un seul moment, l'affection spéciale qu'il porte à sa mère. Il s'abandonne finalement aux caresses maternelles et répond aux aveux troublants d'Eugénie par un serment de fidélité.

Elle s'effondra sur le sofa. Serge s'agenouilla près d'elle. Il ne savait plus ce qu'il faisait. [...] Ce qu'elle était belle ainsi, [...] Serge ne songeait plus à sa prison: seul comptait l'amour qu'il portait à sa mère. (CF:71-72)

- Je t'aime, tu le sais bien. Je te jure de ne jamais t'abandonner. (CF:72)

Peu à peu, Serge se sent habité par sa mère et succombe à l'amour oedipien. Après une dernière tentative de retour auprès de Véronique, laquelle se traduit par un échec, il

retourne vers Eugénie, à demi-conscient de ses sentiments.

> Il ferma les yeux, pris de vertige. Sa mère lui apparut. [...] Il n'y avait donc qu'elle pour remplir sa pensée. [...] Il sentit qu'une force mystérieuse lui commandait de rejoindre cette femme dont il était l'esclave. Serge ne comprenait pas encore à quelle loi il obéissait. (CF:168)

En rentrant chez-lui, Serge découvre sa mère dans les bras d'Alban et éprouve une douleur intense, "la souffrance intolérable qui l'anéantirait" (CF:168). Il comprend enfin cette "loi" qui régissait son être et à la seule pensée qu'Alban soit son rival, Serge refuse toute explication pour s'adonner à "la jalousie qui montait en lui, telle un torrent qui renverse tout sur son passage" (CF:171). La réciprocité des sentiments qu'Eugénie découvre chez son fils, lui redonne de l'espoir: "Ils étaient enchaînés par des attaches capables de résister à toute autre passion." (CF:175)

Si Serge s'est laissé "enchaîner" par un amour incestueux, nous devons en chercher la cause dans l'absence du père qui, dans une situation familiale régulière, joue un rôle capital. En plus de protéger et de guider l'enfant au même titre que la mère, ce dernier sert normalement de modèle de virilité pour le garçon. Et nous apprenons assez tôt que Serge n'est nullement informé sur son père, qu'il ignore même s'il vit ou

s'il est décédé. Eugénie demeure toujours évasive à ce sujet et l'on apprend seulement que son mari existe toujours mais qu'elle n'éprouve plus aucune passion ni aucun sentiment envers lui. Elle pensait seulement occasionnellement:

> . . . courait-il encore le monde à la recherche de ses proies? [...] Le fourbe n'en voulait qu'à son argent." (CF:15)

Dans une économie de mots, l'auteur décrit ce père comme un homme cruel et profiteur. Mais il importe de vérifier ici que Serge n'a jamais été mis en contact avec une présence masculine, ce qui expliquerait son caractère peu viril et l'abandon total à sa mère. Serge n'a pu compter sur la présence paternelle pour répondre à son besoin de sécurité et Eugénie, dont il devient de plus en plus dépendant, reste son seul protecteur. L'absence du père et la surprotection maternelle sont à l'origine du comportement psychopathologique de Serge et c'est pourquoi, tout en demeurant un personnage non-figurant, le père prend dans la nouvelle, une importance toute aussi capitale que celle de Véronique ou d'Alban car indirectement, il régit les attitudes maladives d'Eugénie et de Serge.

La situation de Serge dans ce récit soulève donc le problème du sort de l'individu dans la famille:

> Mais Serge se sentait las soudain! Etait-ce cela être un fils? Devrait-il traîner toute sa vie ce boulet fixé à sa cheville? Il partageait le sort des bêtes incubées, mais lui n'était pas une bête. (CF:46)

ii) <u>BASTIEN ET SA MERE ou LE FILS ET SA MERE</u>

La chaîne de sang accentue davantage l'importance de la présence paternelle pour le développement normal de l'enfant et pour l'équilibre familial. Nous pouvons déjà supposer par le titre de la nouvelle qu'il est question d'amour oedipien. Dans la lettre qu'il adresse à son père, Bastien l'accuse et le tient en quelque sorte responsable de l'état actuel dans lequel il vit. Mais nous découvrons les causes et l'intensité de l'amour maladif du jeune homme envers sa mère en reconstituant les événements qui le conduisent à la maison d'aliénés mentaux.

Rappelons qu'à l'âge de vingt-trois ans, Bastien fut atteint d'une fièvre sérieuse. Ses parents, sa mère surtout, l'entouraient de soins attentifs et trop empressés. Le jeune homme se fatigue rapidement de tant de zèle et pendant sa convalescence, il chasse ses parents de sa chambre. Peu après il requiert à nouveau leur présence mais seule sa mère continue de veiller sur lui et désormais, son père ne lui rend plus visite. Les sentiments de Bastien se caractérisent ainsi par leur ambivalence et leurs contradictions, mais c'est durant cette période qu'il est témoin des nombreuses querelles entre ses parents. Il découvre le désir qu'a son père de le voir quitter la maison et l'opposition farouche de sa mère qui s'y refuse, ce qui fait naître la fureur du père envers sa femme. La

situation s'aggrave toujours et Bastien, sensible à la souffrance de sa mère, lui enlève la vie. Maxime Patry fait alors interner son fils et huit mois plus tard, celui-ci entreprend la rédaction de la lettre qui constitue La chaîne de Sang.

La névrose de Bastien ne fait aucun doute. Il considère lui-même qu'il appartient à un monde différent de celui de son père, un monde où la folie est la logique:

> Puisque un monde nous sépare, puisque toi, sans qu'il y ait de ta faute, tu fais partie de la race des vivants, il va de soi que nous n'avons plus rien de commun. Non pas que je sois mort, que je vive parmi les morts, mais parce qu'au-dessus de la vie il y a la logique et que depuis ma maladie, j'ai accepté d'en vivre entièrement. (CS:181)

Bastien avoue d'abord avoir tué sa mère pour la délivrer de la morne vie qu'elle menait auprès d'un homme aussi médiocre, mais précisons que pour lui, la mort ne fut pas tant le moyen ultime d'arracher sa mère à sa condition, qu'elle ne fut de fixer à jamais, dans l'immortalité, l'amour qu'il entretenait pour elle. C'était sa façon à lui de prendre possession totale de la personne aimée.

> Quand on est mort et que l'on vit, c'est avec les choses que l'on désire que l'on vit... avec les êtres et les choses tels qu'on les souhaite éternellement. (CS:208)

Dans la nouvelle vision de Bastien, sa mère existe toujours: "elle ne vit que pour moi, que par moi, qu'à cause de moi" (CS:207). L'amour oedipien du fils pour sa mère atteint ici la véritable aliénation mentale et Bastien devient

littéralement schizophrène. Il ne vit aucunement dans le réel et se construit un monde hallucinant et séparé de la vie extérieure: la maison d'aliénés devient un hôtel; l'infirmière une servante; et comme on le remarque très fréquemment en psychologie, Bastien dialogue avec une mère-fantôme. Il se convainct que sa mère lui rend visite, qu'elle l'encourage et le console et il va au paroxisme de l'aliénation lorsqu'il se fait dicter sa conduite par elle. Sa mère lui jure un amour infini, possessif et jaloux, une affection qui ne supporte ni la rivalité du père, ni celle de l'infirmière Isabelle, que le garçon apprécie beaucoup: "Oui, j'aimais Isabelle d'un amour ardent" (CS:227) et Bastien, dans sa logique, prête lui-même ces paroles à sa mère:

> Non, ne crois pas ce que ton coeur te dit. Tu n'aimes pas Isabelle. Tu ne peux pas l'aimer puisque c'est moi que tu aimes. (CS:227)

Un sentiment oedipien aussi extrême prend chez un sujet figure de réalité et Bastien, dans sa folie, rend un amour sans partage à sa mère et lui déclare: "Maman je n'aime que toi seule" (CS:228) et cet aveu lui procure une joie et un bonheur qui désormais ne le quitteront plus. Le fils possède sa mère et lui enlève touts ses autres attributs:

> Mon cher père, je te le déclare: cette femme a cessé d'être ta femme parce que je l'ai voulu. Parce que je l'aime par-dessus tout, elle n'est plus que ma mère et nous nous possédons. (CS:236-237)

Si Bastien devient tout à fait imperméable au monde extérieur et se réfugie dans un espace hermétique où seule la présence imaginaire de la mère lui suffit, nous devons à nouveau chercher la source du mal chez le père car Bastien laisse entendre à maintes reprises que ses rapports avec son père furent nuls et qu'il s'absenta lorsqu'on réclamait son appui. De plus Bastien ne lui pardonne pas les mesquineries dont il s'est rendu coupable envers sa femme.

> Depuis des années maman était malheureuse avec toi. Tu n'avais pour elle aucune de ces attentions que méritent les femmes. Plus encore, tu voulais la séparer de moi. Tu étais jaloux de l'amour qu'elle me portait. (CS:240)

La problème oedipien de la famille Patry prend la configuration suivante selon notre analyse: La mère se consacre entièrement à son enfant faible et malade et provoque ainsi la jalousie du père délaissé. Ce dernier souhaite le départ de son fils et détourne son agressivité contre son épouse qui s'oppose catégoriquement à voir partir l'enfant, devenu sa seule consolation. La folie et le meurtre de Bastien sont une réaction violente contre le père et le mal qui se résout par le suicide, après une guérison apparente, fait foi du refus de Bastien de retourner chez le père. Bastien est déterminé à mettre un terme à la "folie" dans sa famille: "Avec moi se brisera la chaîne de sang. Il n'y aura plus de folie dans ta famille." (CS:246)

Ces dernières pages du roman ont, croyons-nous, une grande signification car la résolution de Bastien laisse sous-entendre que le complexe d'Oedipe, quand il persiste chez l'individu, ne se résorbe que dans la dislocation même de la cellule familiale et c'est ainsi que la seule libération possible pour Bastien se trouve dans le suicide.

> Ma lettre est terminée [...] A partir du moment où tu l'auras lue, tout lien entre nous sera rompu. Je n'aurai plus jamais besoin de toi. (CF:241)

iii) GENEVIEVE ET PIERRE ou LA MERE ET L'ENFANT et JACQUES ET CECILE ou LE FRERE ET LA SOEUR

La chaîne de sang et Le refuge impossible s'apparentent par un point commun: la maladie de Bastien et celle de Pierre qui symbolise une mésadaptation à la vie. Le complexe d'Oedipe provoque en effet le déséquilibre chez l'individu, tant au niveau de la raison qu'à celui des sentiments, et dans Le refuge impossible, nous découvrons davantage comment la famille risque de devenir un milieu néfaste aux membres qui la composent.

Comme Bastien savait que "la mort est irrévocable" (CS:245), Pierre est un enfant voué depuis la naissance à l'anéantissement. Aussi, sa mère lutte-elle contre l'angoisse de la fin prochaine de son fils et résiste-t-elle à l'illusion qu'il puisse vivre. Elle concentre tout de même son énergie sur son

enfant et n'a plus de souçi que pour lui: "Ce qui importe, c'est mon fils" (RI:21). Geneviève ne quitte plus son logis et devient prisonnière de son supplice car elle croit que tous ceux qui l'entourent, surtout Cécile et Jacques, menacent l'existence du petit. Ce danger que court l'enfant met en jeu la maternité même de Geneviève.

Le mariage de Jacques et Geneviève avait été le fruit d'une grande passion:

> Elle [Geneviève] aimait. Jacques était brun et grand. Elle frémissait étrangement quand il s'approchait d'elle, qu'il appuyait les mains sur son front, son cou, sa gorge. C'était bien là tout ce qui importait. (RI:14)

Dès le début du roman cependant, la jeune femme, après une année d'union, analyse et doute déjà de ses sentiments vis-à-vis de Jacques.

> . . . il lui arrive de s'interroger sur l'intensité de son sentiment. Elle ne l'aime plus: comment aimer encore quand le résultat d'un amour auquel on a tout sacrifié est cet enfant chétif dont elle tient l'image devant les yeux? Elle l'aime puisque chaque jour, [...] elle se surprend à consulter l'horloge, à compter les minutes qui la séparent encore de son retour. (RI:14-15)

La présence physique de Jacques sert toujours de refuge à Geneviève mais depuis la naissance de Pierre, quelque chose d'irrémédiable s'est produit entre eux. Ces sentiments contradictoires de Geneviève proviennent de son incapacité à concilier sont état d'épouse et celui de mère, et que l'enfant vive ou meure, il met continuellement en danger l'existence du couple.

Le dialogue suivant entre Jacques et sa femme jette quelque lumière sur le problème.

> - C'est cet enfant qui tuera notre amour, qui assèchera nos coeurs.
> Jacques protesta:
> - Ce petit être n'est rien au fond, et notre amour, s'il existe, existe en dehors de lui.
> - Ce petit être existe parce que nous nous sommes aimés.
> - Tout ce qui est extérieur à notre amour ne peut l'atteindre. Il faut que tu t'en convainques, et cette conviction doit sourdre du plus profond de ton être. Je t'aimais avant que tu ne deviennes mère!
> Geneviève se sentit envahie par une douleur jamais ressentie. Ce fut comme un voile qui s'ouvrait afin qu'elle se pût voir entièrement.
> - Moi aussi, je t'aimais avant de devenir mère. Mais maintenant que je le suis devenue, je ne sais plus si je t'aimerais cessant de l'être. (RI:71)

Depuis la venue de Pierre, Geneviève ne peut plus aimer comme une épouse mais s'évertue à aimer maternellement et ce lien se révèle un malheur puisque l'état de l'enfant est sérieusement compromis. L'inquiétude de Geneviève a tôt fait d'engendrer l'hostilité et le plus petit incident sert de prétexte à des querelles qui causent l'animosité chez les époux. Si à l'occasion Jacques revient au foyer et néglige de s'informer de leur enfant, Geneviève le soupçonne de manquer d'intérêt et d'amour envers Pierre et plus tard, elle l'accuse même de détester son fils et de désirer sa mort.

Effectivement, Jacques souhaite cette mort parce qu'il prétend vouloir épargner à l'enfant les vicissitudes que la vie

offre fatalement aux êtres anormaux mais s'il affirme aimer Pierre, "quelque chose dans son attitude laisse deviner à sa femme ses plus secrètes pensées" (RI:57). En vérité, Jacques trouve tout son bonheur dans sa femme; "il n'aimait que Geneviève!" (RI:48) et parce que Pierre s'interpose entre eux, Jacques veut l'éliminer inconsciemment.

Jacques découvre par contre les sentiments de Geneviève envers son premier-né lorsqu'il la met en garde contre le danger de devenir une mère qui fait "d'un fils un demi-dieu" (RI:97). L'on sait que des circonstances comme la faiblesse physique d'un enfant peuvent être à l'origine d'un déséquilibre familial. L'attachement démesuré de Geneviève pour son fils et son hostilité envers Jacques en sont un exemple frappant. L'amour maternel de cette femme devient doublement maladif lorsqu'elle refuse d'accepter l'état de Pierre pour aimer un fils imaginaire. Trompée par son mari qui lui cache la vérité, Geneviève rêve d'un enfant normal qui lui procurerait toutes les joies maternelles qui lui fournirait un bonheur égal à celui de sa voisine, Hélène. Malgré la situation, quand Geneviève se réfugie parfois dans les bras de Jacques, elle pense:

> Oui, leur fils grandira comme tous les fils qui viennent au monde. Il sautera sur leur genoux. Il apprendra à écrire [...]. (RI:96)

Le fils dont Geneviève a toujours rêvé et qu'elle a toujours voulu depuis son mariage n'a jamais été Pierre. Ce dernier, elle n'a pas désiré sa naissance parce qu'il était condamné à mourir à l'avance. L'enfant que Geneviève aime est sain, normal et il

ressemble à Jacques.

> L'enfant qu'elle avait souhaité, désiré de toute son âme, cet enfant était beau. Mais Pierre! (RI:34)

Si Pierre menace l'existence du couple Jacques et Geneviève, il joue à certains égards le rôle d'un personnage prétexte car la désintégration de cette famille est également causée par la présence de Cécile, demi-soeur de Jacques. Cette dernière compromet l'amour conjugal de Geneviève à cause de son affection pour son frère. Le drame se situe d'ailleurs dès la première phrase du roman:

> Bien qu'elle persistât à demeurer assise face à Cécile, Geneviève savait qu'elle avait d'avance perdu la partie: elle perdait toujours. (RI:9)

Une rivalité existe donc entre les deux femmes et nous ne tardons pas à apprendre que Jacques et l'enfant en sont l'enjeu.

Cécile, depuis son adoption par le jeune couple, se dévoue entièrement à son frère, à Geneviève et à leur fils, mais elle empêche toute intimité entre Jacques et sa femme. Aussi, Geneviève exaspérée, exige son départ mais elle rencontre le refus du frère. Elle dénonce alors l'amour maladif et incestueux entre Cécile et Jacques. Geneviève laissait souvent entendre à son mari le danger que cachait la présence de Cécile parmi eux et tenait l'infirme coupable de la mort de Pierre et de l'échec de leur ménage.

> Oui, Pierre mourrait, et s'il mourait, elle, sa mère, saurait bien alors qui tenir responsable de cette mort. (RI:46)

Pour sa part Jacques ne voyait rien de troublant dans les attentions de sa soeur et refusait de comprendre la gravité des circonstances. Graduellement cependant, l'auteur note quelques faits qui amènent le lecteur et les personnages eux-mêmes à découvrir les sentiments équivoques qui s'agitent dans leur subconscient.

Un soir où Cécile prit la main de Jacques et la porta à sa joue, ils se surprirent tous deux de ce simple geste, et quelques moments plus tard, Jacques "allait se pencher sur elle mais se retint" (RI:76), car il ne comprend pas encore la "force obscure qui l'en empêche." C'est la même puissance qui le contraint de se rendre au voeu de Geneviève et de congédier sa soeur. Ce sont tous ces indices qui dévoilent l'amour maladif entre Cécile et Jacques.

Jacques est un homme apathique et Cécile représente pour lui une sécurité quasi-maternelle et nous savons qu'il ne concevait pas la vie sans cette soeur. Sa faiblesse a provoqué une fixation et sans qu'il en prenne réellement conscience, Jacques s'éprend de Cécile. D'ailleurs, Geneviève ira jusqu'à lui dire:

> Mais elle t'aime d'un amour qui ressemble au mien... Pourquoi ne veux-tu pas voir clair?" Pourquoi m'as-tu forcée à te le dire, moi, ta femme? (RI:106)

Jacques ne réagit qu'au départ de Cécile lorsqu'il constate pour la première fois la beauté physique de sa soeur. Après avoir lu la lettre dans laquelle Cécile expliquait le mobile de sa soudaine décision, Jacques comprend l'amour qu'il ressent envers elle et reconnaît cette force qui l'empêchait d'envoyer sa soeur dans une institution. Après la mort de l'enfant, quand Geneviève prend la main de Jacques, "il ferma les yeux et frémit parce que cette femme à ses côtés n'était pas Cécile" (RI:171). Jacques ne pourra plus désormais se libérer de ces attaches incestueuses:

> Il se sentit alourdi de tout le poids du monde: toujours l'habiterait le fantôme de l'infirme. (RI:171)

Dans la lettre qu'elle remet à Jacques, Cécile fait le point sur sa vie et se rend compte que son sentiment pour son frère a pris racine dans l'enfance.

> Qu'elle était loin l'époque où, petite fille, elle suivait ce frère pas à pas durant toutes les vacances d'été, surveillait ses jeux, pansait ses genoux blessés... [...] Elle insistait pour participer à ces escapades. Elle aimait le risque d'être surprise et si, (cela s'était produit quelques fois) quelqu'un les prenait en flagrant délit, il fuyait comme un lièvre mais elle ne bougeait pas afin de subir à sa place le châtiment habituel: [...] D'autres fois elle le cherchait en vain. Alors, elle revenait à la maison, [...] elle rêvait à des jeux... Jacques était chef de la bande et elle distribuait en son nom des ordres, comme le plus parfait des lieutenants. (RI:155-56-57)

Quelques années plus tard, durant l'adolescence de Jacques:

> Elle s'assayait en face de lui, [...] tout en le regardant. De temps à autre, il prenait conscience de son regard braqué sur lui et relevait la tête... elle se réjouissait d'avoir revu ses yeux profonds et noirs. Immédiatement, elle fermait les paupières et longtemps, très longtemps, il continuait de la regarder, même si, de nouveau, il avait baissé la tête.
>
> Cécile sourit au souvenir de ces jours heureux. L'aimait-elle déjà à cette époque? (RI:157)

Si Cécile n'a jamais cherché d'autre objet d'amour que son frère, il faut sans doute en impliquer la cause à son infirmité et à une situation familiale défavorisable. Cécile refoula toutefois ce sentiment "défendu" à l'intérieur d'elle-même jusqu'à ce jour. Elle avait ainsi sublimé sa passion par la bonté et le dévouement, mais en fin de compte, son altruisme n'avait servi qu'à faire profiter son amour incestueux.

Lorsque Cécile constate la mort de Pierre, elle prend l'initiative de partir mais non sans affronter la vérité et sans se rendre compte du pouvoir inconnu qui la poussait à s'interposer entre Jacques et Geneviève. Le complexe d'Oedipe que Cécile réprime en se consacrant à son frère et à sa femme prend toute sa force durant la grossesse de Geneviève alors qu'il semblait impossible que l'enfant soit mené à terme. Cécile entoura alors la mère de tant de soins que le bébé nacquit mais Geneviève comprit les intentions de Cécile et son acharnement à vouloir que

l'enfant vienne au monde vivant en dépit de tout; l'infirme défendait là sa propre maternité et Pierre était le fils qu'elle désirait de son frère Jacques.

> Je l'ai entourée de mille soins. Je sentais qu'elle me détestait à cause de mes attentions et pour autre chose aussi qu'elle a compris avant que moi-même je le comprenne. Mais je me suis entêtée. J'avais besoin de me dévouer à ta cause, à toi. La naissance de Pierre était douteuse, je voulais que, par mes soins, cet enfant vienne au monde malgré tout. De cette façon, j'avais l'impression d'être un peu sa mère. Pierre était mon enfant à moi. (RI:154)

La décision de Cécile ne tient pas uniquement au désir de devoir expier son inconduite mais elle cache aussi une jalousie qui la rend incapable de vivre aux côtés de Jacques à l'idée qu'il "réchauffait un autre corps que le sien" (RI:155) Son amour maladif la conduit jusqu'à la mort car elle ne peut vivre sans la présence de son frère.

> L'automne suivant elle mourait d'une pleurésie. Le docteur, qui tenta de la sauver, doute encore, cependant, que sa maladie ait été assez grave pour l'emporter. (RI:173)

Dans ce roman, l'enfant atteint une double dimension symbolique. Il symbolise d'abord un danger pour la maternité de Geneviève car celle-ci a depuis longtemps deviné l'amour que Jacques partageait avec sa soeur, mais elle s'acharnait quand même à garder son fils exclusivement pour elle en l'imaginant autrement qu'il n'était. Les ombres que Geneviève était seule à voir représentaient cet amour incestueux qui lui ravissait Jacques et son

enfant. En second lieu, la maladie de coeur et la déficience mentale de Pierre symbolisent encore l'amour oedipien entre frère et soeur car en devenant le fils de Cécile, l'enfant ne pouvait plus signifier la santé et l'équilibre.

iv) BERTHE ET FELIX ou L'INFIDELITE

Dans L'argent est odeur de nuit, nous reconnaissons une fois de plus un cas d'amour maladif qui n'est cependant pas strictement oedipien ou incestueux mais qui prend néanmoins racine dans le climat familial de l'enfance et dans celui du mariage. Il s'agit de la passion de Berthe Richardson pour Félix.

Berthe avait épousé Joseph pour se venger de son enfance humiliée, mais dans ce mariage, elle n'a connu qu'une facette de l'amour, "celle d'un monotone devoir conjugal" (AON:109). L'autre visage, elle le découvre lorsque le hasard lui fait rencontrer Félix. Berthe se jette alors dans cette aventure à corps perdu et elle devient rapidement l'esclave de ce voyou et de sa passion immodérée.

> . . . depuis que Félix était entré dans sa vie et que, [...] obéissant à une loi qui lui était inconnue, un désir continu la dévorait. [...] elle était marquée, esclave d'une joie insoupçonnée, dont son être avait enfin trouvé la source. (AON:129)

Durant ses moments de lucidité, Berthe se rend compte que seul un enfant de son mari eut pu la sauver de l'amour charnel qu'elle considérait comme une dépravation et elle prend alors

conscience de sa maladie.

> Elle était faite pour une maternité qui couronne l'amour. Mais on lui avait enseigné la déchéance de la chair. [...] Elle n'était plus qu'une femme qui aime contre son coeur et que cet amour anéantit. (AON:132)

C'est pourquoi Berthe tente par la suite d'expier sa faute en témoignant en faveur de Georges Ethier, jugé pour le meurtre de Félix. Mais le passé la poursuit avec acharnement et sa chair continue d'exiger l'amant qui, même mort, hante son esprit. Berthe ne peut oublier la joie et le plaisir qu'elle ressentait en se livrant à cet homme et maintenant qu'elle subit l'isolement, elle retourne à lui en pensée:

> Ah, cette solitude, elle devra la porter comme une plaie inguérissable. La main de Félix glisse le long de sa hanche, de sa cuisse et elle frémit. Solitude qu'augmente le souvenir d'une présence. [...] Qu'il a fallu peu d'heures pour que sa chair retrouve le souvenir maudit. (AON:160)

Berthe, comme Cécile dans <u>Le refuge impossible</u>, "brûle de la chair" (RI:152), et si l'une déchoit par une maternité incestueuse, l'autre se perd en s'abandonnant à l'amour strictement charnel.

v) <u>MARIE-LOUISE ET JEAN-BAPTISTE, FORTUNAT, PHILIPPE</u>

Nous avons volontairement négligé de parler du premier roman de Jean Filiatrault dans ce chapitre sur les amours

maladives parce qu'à notre avis, le seul personnage de Marie-Louise Patry renferme à des degrés divers, tous les problèmes soulevés dans les trois oeuvres postérieures: l'enfant face à ses parents, les rapports entre mari et femme et la mère face à l'enfant. Gilles Marcotte a compris ainsi l'intention de l'auteur de Terres Stériles: "faire que Marie-Louise perde en succession le père, l'époux, puis le fils." (Marcotte:6)

Rappelons que Marie-Louise a subitement changé d'attitude après la mort de son père. Elle souhaitait cependant depuis longtemps que ce jour vienne enfin la libérer de son esclavage mais déjà, à l'approche de sa délivrance, l'inquiétude l'envahissait. "Ne serait-il pas de son devoir de le veiller?" (TS:29). Graduellement, Marie-Louise modifie sa position et celle qui gémissait sur sa condition devant Fortunat se rappelant souvent les cruautés de son père, prend maintenant sa défense contre les dénigrements de son mari. Dès que le médecin confirme le décès de Jean-Baptiste, Marie-Louise s'attriste et se met à aimer son père. Sa haine se transforme peu à peu en amour maladif et son comportement, quand elle dépose le corps en bière, fait voir sa vulpabilité et son besoin de pardon.

> Dieu seul connut le secret de ses pensées quand, de ses bras forts, elle tint sur sa poitrine la dépouille de son père: ce père que vivant elle avait toujours fui et qu'elle cajolait aujourd'hui comme s'il avait été son propre enfant. (TS:66)

Jean-Baptiste obsède ainsi sa fille et devient une conscience qui la poursuit. Marie-Louise ira jusqu'à se convaincre de la bonté de son père "pour s'inventer le souvenir d'une figure paternelle amène et douce" (TS:99). Jean-Baptiste reste toujours vivant dans son imagination et Marie-Louise le vénère.

> Marie-Louise observait pieusement à travers ses larmes les objets qu'elle avait posés sur le lit du vieillard, dont elle changeait encore les draps une fois la semaine. (TS:95)

Les raisons qui ont poussé Marie-Louise à épouser Fortunat trouvent des similitudes avec celles qui ont conduit Berthe Richardson à devenir l'épouse de Joseph. Les deux femmes désiraient la protection et la sécurité. En réalité, Marie-Louise n'a jamais espéré davantage de son mariage, jusqu'au soir où Fortunat s'enfuit chez sa fille. Marie-Louise découvre alors la passion de la chair d'une façon si violente qu'elle croit voir là, la vengance terrible de son père.

> Marie-Loüise vieillissante avait faim du repas conjugal. Prise de cette crainte vertigineuse de la chair, elle sentait s'installer en elle une faim sans espoir, que jamais elle ne pourrait rassasier. (TS:108)

L'amour entre Fortunat et Marie-Louise ne fut certes pas véritable en aucun moment de leur mariage car ni la protection de Fortunat, ni la passion qu'elle éprouve momentanément ne sont parvenues à la conduire à un vrai statut de femme.

Lorsque Marie-Louise reconnaît finalement un fils dans le jeune étudiant qu'on lui confie, elle accède enfin à la maternité mais d'une façon anormale. L'affection de Marie-Louise pour Philippe devient en plus possessive et exclusive; une rivalité se forme rapidement entre elle et le médecin qui symboliquement, représente le père et le gardien de l'enfant et c'est pourquoi Marie-Louise tente de l'éloigner et de s'approprier Philippe.

> . . . elle se dit qu'un fils lui est né et qu'elle aime ce malade comme sa propre chair. Philippe remplit son âme d'une passion puissante qu'elle n'a jamais ressentie jusqu'à ce jour. Quel mystère renferme son coeur et de quelle force il est capable! Enfin, elle a trouvé sa pâture et le feu qui consume. Comment a-t-elle pu vivre sans aimer de cet amour, sans brûler ou être brûlée. (TS:197)

Et le cercle des amours-maladives de Marie-Louise se referme sur lui-même dans ce rêve étrange.

> Marie-Louise rêvait cette nuit-là qu'elle berçait un enfant. Cet enfant avait les yeux de Philippe, ses longs cils noirs, ses lèvres. Elle caressait avec précautions les joues et le front du petit garçon, y promenait ses lèvres et ressentait en son âme toute les joies de la plus maternelle tendresse. Tout à coup, le visage de l'enfant se mua en celui de Jean-Baptiste. C'était maintenant un vieillard au regard chargé de colère qu'elle tenait entre ses bras. C'était le crâne chauve de son père que sa bouche embrassait, sa peau ridée et couleur de glaise que ses doigts frôlaient avec amour. (TS:203)

Dans les univers familiaux de notre romancier, il apparaît clairement que le complexe d'Oedipe dont tous les

personnages sont fortement marqués, naît principalement de la façon dont le père ou l'époux collaborent à ce milieu. Dans une étude intéressante sur l'homme dans le roman canadien-français, Claire Martin écrit que Jean Filiatrault "nous présente de pauvres reproducteurs épouvantés des résultats de leur amour et, même si leur sentiment dure, les produits s'en effritent." (Martin:6) Présent ou absent des oeuvres, dominateur ou faible et quel que soit le milieu où il évolue, le père n'accomplit pas la fonction qui lui revient normalement dans la famille. Cette faiblesse paternelle empêche les personnages de participer à un amour normal dans le mariage (Marie-Louise et Fortunat, Geneviève et Jacques, Berthe et Joseph); elle produit un déséquilibre psychologique dans les relations entre mère et fils (Marie-Louise et Philippe, Eugénie et Serge, Bastien et sa mère, Geneviève et Pierre); elle conduit parfois au "complexe familial" (Cécile et Jacques); ou encore, il en résulte tout simplement des amours maladives non strictement oedipiennes ou incestueuses (Berthe et Félix).

Les personnages de Jean Filiatrault, à l'image de Marie-Louise, sont habités par la conscience du père; un père qui, comme Jean-Baptiste, conduit ses enfants à l'échec incessant. Devant la mort, en effet, Marie-Louise "était seule face à ce père maudit". (TS:206)

Mais il existe dans chacun des personnages un monstre, un sentiment destructeur fécondé par l'univers familial et les

relations qui en découlent; il s'agit de la haine, de la peur et de la culpabilité dont nous discuterons dans le prochain chapitre.

CHAPITRE III

AUTO-DESTRUCTION DES PERSONNAGES

Après les considérations que nous avons faites sur les amours maladives dans l'oeuvre de Jean Filiatrault, lesquelles nous sont apparues comme une sorte de fatalité ou de destin planant sur chacun des personnages et auquel tous succombent tragiquement par faiblesse ou encore par l'emprise même que ces amours exercent sur eux, nous pouvons pénétrer au coeur même des univers en question et scruter de plus près les sentiments de culpabilité, de peur et de haine que produisent chez les héros ces relations interdites entre mère et enfant, frère et soeur ou épouse et amant. C'est ainsi que les impulsions ou les tendances spontanées sont neutralisées et que les héros se détruisent complètement. Pour mieux saisir et comprendre ces remous intérieurs, nous devons recourir une fois de plus au mythe originel d'Oedipe dans lequel se cache une vérité psychologique profonde.

Oedipe tue son père et épouse sa mère à cause du destin qui le gouverne car il avait tenté tout ce qui était en son pouvoir pour que la prédiction de l'oracle ne s'accomplisse point et lorsqu'il prend conscience de son acte, il se punit lui-même en s'enlevant la vue. Les psychanalistes interprètent la légende de la façon suivante: l'homme tente de supprimer certaines inclinations maladives ou non acceptées socialement en les refoulant dans le subconscient, mais tôt ou tard, ces mêmes penchants remontent à la surface du conscient et

suscitent un grave sentiment de culpabilité. Comme Oedipe, chaque humain est fatalement soumis, durant une période de son enfance, à l'attirance vers l'un des parents jusqu'au jour où il se rend compte qu'il doit refouler ce sentiment; s'il ne peut y parvenir, le remords s'installe chez-lui. De plus, la compétition dans laquelle doit s'engager l'enfant afin de mieux s'approprier son père ou sa mère, dégénère en haine contre tout rival et parfois même contre l'objet aimé. Animé par la culpabilité et la haine, l'homme ne possède pas l'équilibre voulu pour s'adapter au mileu immédiat et à la société. Il se retrouve démuni devant la vie et connaît alors la peur de vivre, l'angoisse perpétuelle de l'existence et un lent mais inévitable acheminement vers la déchéance morale ou physique.

i) AUTO-DESTRUCTION PAR LA CULPABILITE

Marie-Louise et Fortunat dans Terres Stériles, ont rêvé et attendu la mort de Jean-Baptiste afin de jouir d'un bonheur calme et assuré, mais l'ambivalence des sentiments de Marie-Louise envers son père altèrent l'espoir des deux conjoints. Fortunat lui-même se sent coupable d'un crime lorsqu'il constate la mort définitive de son beau-père: "A peine a-t-il dit ces mots qu'au fond de sa conscience un remords se dessine, prend forme [...] (TS:55). Dès cet instant, qu'il soit véritablement fautif ou non, Fortunat ne peut plus échapper au regret qui l'oblige à devoir expier sa faute. Son souhait de voir mourir Jean-Baptiste ne trouve plus aucune justification valable et la culpabilité qu'il ressent de son acte devient une force intérieure qui tend à l'anéantir.

L'attitude imprévue de Marie-Louise contribue de beaucoup à entretenir et même à augmenter ce nouveau sentiment chez Fortunat, tant et si bien que la vision du mort commence à le hanter comme une accusation douloureuse, sans cesse présente. Malgré tous ses efforts de disculpation, la conduite de Marie-Louise rappelle constamment à Fortunat l'erreur qu'il a commise en ne prévenant ni le médecin ni le prêtre durant la nuit fatale où il fut témoin de l'agonie de Jean-Baptiste. Les remords de Fortunat s'intensifient encore aux souvenirs que lui rappelle Eva, lesquels le font méditer sur l'échec de son existence.

> En plus du remords qu'il endurait depuis quelques jours, se levait en lui le repentir de toute une vie inutile que jamais il ne pourrait effacer. (TS:114-115)
>
> Seule l'occupe la pensée que le vieux Patry l'entraîne par un lien invisible jusqu'au royaume des défunts. [...] Et tous les péchés de sa vie, sa paresse, ses désirs, même ceux que son vice dominant a étouffés, tout cela prend figure de vengeance. (TS:154)

La mort de Jean-Baptiste entraîne une réaction identique chez sa fille Marie-Louise qui reçoit la confirmation du décès comme un véritable jugement:

> - Il est mort, prononça-t-il [...]
>
> Marie-Louise reçut cette condamnation irrévocable comme si on la frappait elle-même d'une sentence de mort. (TS:60)

A partir de cet instant, la culpabilité envahit entièrement Marie-Louise qui, devant le corps de son père, "guettait quand même sur le visage du mort une explosion de courroux". (TS:61) Dès lors, l'accusation que Marie-Louise porte contre Fortunat se comprend car puisqu'elle ne peut expier pour n'avoir pas veillé son père avant sa mort, comme son devoir filial le lui commandait, elle cherche une excuse en reportant tous les torts sur son mari et en l'inculpant de sa propre faute.

> Elle y cherchait passionnément un remords semblable au sien qui la soulagerait; l'expression d'une culpabilité qui effacerait la sienne. (TS:100)

Les remords et le besoin de repentir font agir Marie-Louise avec une telle malveillance que Fortunat lui-même se rend compte des raisons qui guident sa femme et il s'exprime ainsi devant sa fille:

> ... Elle avait hâte qu'il meure autant que moi. [...] Parce qu'elle aussi désirait sa mort, elle veut se faire acroire que je suis coupable, plus coupable qu'elle... (TS:145)

Marie-Louise ne peut cependant se libérer de son remords et le fantôme paternel la pousuit comme une obsession. Lorsqu'elle imagine voir du sang sur le lit vide de l'absent et qu'elle s'écrie: "Non, je ne l'ai pas tué. Non, non! Je ne l'ai pas laissé mourir tout seul comme une bête, [...] (TS:99), nous pouvons entendre ce cri accusateur provenant de sa conscience: "Je l'ai tué, je suis responsable de sa mort."

Le désir de la chair chasse momentanément les regrets de Marie-Louise mais le sentiment de culpabilité redouble plus tard, quand elle se charge aussi de la mort de Fortunat:

> Comment vivre, pensait-elle, comment sortir de soi-même lorsqu'après avoir perdu les deux personnes qui occupaient toute sa vie, elle pouvait s'accuser en plus d'avoir participé à leur disparition. (TS:168)

Mais "les sentiments duraient peu" (TS:170) chez Marie-Louise et elle en viendra à vivre "au seul rythme des bêtes" (TS:171). Puis elle prend temporairement goût à la vie, grace a l'amour maternel qu'elle éprouve envers le jeune étudiant malade, Philippe, que l'on confie à ses soins.

Il ne fait aucun doute toutefois que la culpabilité de Marie-Louise et celle de Fortunat sont l'apanage d'une trop longue soumission à la domination paternelle et que la paix sur laquelle le couple escomptait tant, leur fut refusée par Jean-Baptiste qui sut prédire lui-même le sort de ses enfants:

> . . . et le vieux se promit bien, [...] de leur faire payer à sa façon l'espoir qu'ils entretenaient d'être enfin délivrés de lui. N'était-il pas bâti pour vivre cent ans! Que d'années encore ne lui restait-il pas pour accomplir sa grande "justice"! (TS:25)

L'amour maladif entre Eugénie et Serge, dans <u>La chaîne de feu</u>, porte ces deux personnages à s'accuser mutuellement et le moindre incident, fut-il banal, atténue la culpabilité de chacun et les enchaîne de plus en plus, tout au long du récit, jusqu'au dénouement tragique de leur destinée.

Serge, bien qu'il sache sa mère jalouse de nature, se rend compte qu'elle souffre intensément aussitôt qu'il l'abandonne pour rejoindre Véronique. Pour se faire pardonner son attitude fautive, il se rend à ses désirs, se livre à ses caresses et lui jure une fidélité presque conjugale. Si bien qu'un jour il lui devient impossible de se libérer de la tutelle d'Eugénie et loin de lui garder rancune, le sentiment de culpabilité s'amplifie chez-lui.

> Sa mère! En ce moment, si la rancune de Serge avait pu la tuer, elle serait morte

> instantanément. Mais il se reprit aussitôt: ce désir de délivrance qui montait malgré lui de son âme, il s'en accusait comme d'une chose monstrueuse. (CF:134-135)

Serge accable sa mère de reproches quand il la soupçonne d'abord de vouloir volontairement l'éloigner de Véronique, et plus tard de s'éprendre d'Alban. Devant ces réprobations, Eugénie se sent à son tour prise de regrets et prend l'attitude d'une coupable, tout comme Marie-Louise à la mort de son père.

> Elle leva enfin les yeux vers lui: ce n'était plus le regard d'une femme hautaine et sûre de son pouvoir, mais celui d'une condamnée. (CF:170)

Le comportement de madame Mathieu devient celui d'une femme anéantie par le poids des malheurs: "[...] Eugénie restait prostrée à terre, hors du monde. [...] elle n'existait plus." (C:172), mais ses dernières paroles repentantes confirment sans contredit qu'elle est seule responsable de son accablement: "Mon Dieu! Qu'est-ce que j'ai fait? Qu'est-ce que je suis?" (CF:176)

<u>Dans La chaîne de sang</u>, Bastien ressent sa culpabilité dès qu'il guérit de sa folie. Jusque là, il avait assumé la responsabilité du meurtre de sa mère mais lorsqu'il doit envisager le retour chez son père, il considère sa faute trop ignoble pour obtenir le pardon.

> J'ai tué ma mère, c'est un geste dont l'horreur est inexprimable, et il m'est impossible de vivre après cela. (CS:245-246)

Si l'on peut considérer toute la lettre de Bastien comme une accusation contre le père, elle n'en demeure pas moins l'expression du remords que Bastien a réprimé toute sa vie. Il nous suffit de lire ces quelques mots glissés en post-scriptum pour comprendre le repentir du jeune homme: "Pardonne-moi... si tu le peux." (CS:246) C'est alors que Bastien choisit le suicide pour expier sa faute.

Le "refuge impossible" du troisième roman de Jean Filiatrault naît également des sentiments de culpabilité. Pour des raisons que nous avons déjà établies, Geneviève rend Cécile responsable de la mort de Pierre en se tenant toujours sur l'offensive avec l'infirme. Toutefois, ce comportement fera éclore le remords chez Geneviève et elle croira entendre dans les paroles de Jacques et d'Hélène, une accusation portée contre elle. A leurs yeux, la jeune mère se voit comme un "monstre d'égoïsme".

Geneviève entretient cette culpabilité depuis qu'elle a épousé Jacques contre la volonté de ses parents. Elle se repentira par la suite d'avoir donné naissance à un enfant déjà voué à la mort.

> No doubt because of her guilt feelings toward her parents, she believes herself morally responsible for the condition of her child, who is a kind of living testimony of her own unsubmission. (QQ:190)

Comme tous les autres personnages, les regrets de Geneviève engendrent le pressant désir d'absolution de ceux qui l'entourent: "Elle fut prise d'un immense besoin de pardon" (RI:93) lisons-nous, et si elle veut obtenir grâce, c'est qu'elle se sent coupable d'une faute, fut-elle inconsciente.

Geneviève, en plus d'accuser Cécile, fait sentir à Jacques sa lâcheté et ses absences du foyer qui l'obligent trop souvent à demeurer seule avec son enfant. Ces récriminations font naître le remords chez Jacques et son comportement devant sa femme devient toujours celui d'un fautif. Jacques a la conscience ébranlée et surchargée due au fait d'une situation sociale médiocre, par sa paternité déchue, à cause de la présence de sa soeur, à cause aussi de la condition traquée de sa femme. Même s'il compte sur la présence de Geneviève, les regrets l'anéantissent graduellement.

> A deux, ils seraient plus forts en face de l'adversité. Tout en réfléchissant, il penchait la tête comme devant un juge invisible. (RI:62)

Jacques se souvient alors des paroles quasi-prophétiques du curé-bienfaiteur qui lui prédisait déjà les remords et la déchéance qu'il subirait pour avoir refusé la vocation sacerdotale:

> Quand vint le moment de prendre un engagement, il hésita, se débatit longtemps et

> puis s'avoua qu'il lui manquait la vertu de force. Le curé retira immédiatement son appui financier, laissant entendre assez clairement qu'une telle duperie pèserait lourd sur la conscience du jeune homme et durant toute sa vie. (RI:117-118)

Il en sera de même pour Cécile lorsqu'elle prendra conscience de son amour charnel et incestueux envers son frère. Elle sera alors poursuivie par le remords et hantée par l'image fraternelle. La sublimation du sentimont oedipien fait place chez-elle à une culpabilité qui l'achemine vers sa propre destruction.

Georges Ethier dans <u>L'argent est odeur de nuit</u>, fuit sa triste condition humaine et s'évade de la réalité par le rêve: "J'étais encore parti!" (AON:12) Cette rêverie trouve sa signification quand Georges retombe dans la vie concrète et qu'il énumère ses misères dont sa pauvreté, sa nombreuse famille, l'absence de toute vie intime avec sa femme, enfin, tout le fardeau quotidien que, dans son honnêteté et malgré sa bonne volonté, il ne peut accepter allégrement. Face à cette existence, Georges "n'en pouvait plus de ce combat interminable contre lui-même, contre les autres, contre la pauvreté, contre le désespoir!" (AON:14) Aussi se révolte-t-il contre

celui qu'il tient responsable de l'injustice humaine et sociale et s'irrite-t-il "à la vue de ce Jésus aux bras généreusement oùverts", [...] (AON:14). Mais l'indignation de Georges ne dure guère longtemps et n'a pour effet que de faire naître chez-lui une vive culpabilité envers Dieu qui, psychologiquement, représente l'image du père.

> Devant ce Christ aux mains tendues soudain il réfléchit que le blasphème est un péché que la malédiction divine fait expier en ce monde et il détourna vivement les yeux. (AON:14)

Nous lisons à ce propos, dans le traité de Patrick Mullahy sur le complexe d'Oedipe: "The Christian concept of man's original sin expresses an offense against God the Father, and mankind is redeemed only by the sacrifice of Christ, God the Son. [...] In Greek tragedy, the hero suffers from "tragic guilt," and is doomed to die." (Oedipus: 68-69) Le point de vue de cet auteur nous permet en effet de mieux comprendre le remords religieux de Georges devant sa révolte contre la condition humaine dans laquelle il est plongé et surtout devant sa femme enceinte d'un neuvième enfant. Son sentiment est marqué par son comportement vis-à-vis de son épouse, croyante et fort pieuse, qui incarne en quelque sorte l'aspect punitif de la religion:

> Ensuite il vit la photographie de Rosa, appuyée au verre. Elle fixait sur lui des yeux sévères... des yeux de juge. Il recula de quelques pas et se laissa tomber sur un banc. (AON:33)

L'incident du portefeuille trouvé avait placé Georges devant un dilemne difficile à résoudre; subvenir enfin aux besoins de sa famille et accepter de vivre avec le remords sur la conscience ou garder son intégrité et démontrer ainsi son peu d'amour pour les siens. Dans une alternative comme dans l'autre, Georges court irrémédiablement vers sa perte car il est déterminé à ressentir la culpabilité de son acte. Mais c'est toujours auprès de sa femme qu'il cherchera à obtenir le pardon: "Coupable, passe encore qu'il le fût, aux yeux de tous s'il le fallait, mais aux yeux de Rosa, était-ce possible?" (AON:79) et c'est pourquoi une seule réprimande de sa femme s'abbattait sur lui avec la force d'une condamnation.

> - ...et moi, je prie, pendant que toi, tu dors! le coeur léger!
>
> [...] Il baissa la tête comme un coupable et sortit de la chambre, sa vareuse sur le bras. (AON:92)

Après le meurtre de Félix, Georges tente désespérément et pour la dernière fois, d'obtenir la grâce de Rosa. Il nous offre alors cette scène d'un homme que le repentir voue à l'impuissance et à l'échec.

> Son salut intérieur se jouait, ne dépendait plus que d'un mot, un seul mot échappé de cette bouche obstinément fermée. Il attendit un temps qui lui parut l'éternité. [...] Il se sentit perdu. [...] Tout s'écroula autour de lui. (AON:97-98)

Le deuxième volet de L'argent est odeur de nuit raconte comment les regrets d'avoir commis un acte défendu entraînent Berthe Richardson vers l'auto-destruction. Parce qu'elle est moralement menacée par les remords éprouvés à la suite de sa liaison avec Félix et bien qu'elle tâche d'abord de réprimer ses désirs sexuels en se sacrifiant pour Georges Ethier, Berthe se rend vite compte que sa chair continue de réclamer Félix et avec lui, un besoin profond et de plus en plus pressant d'expier son péché. Elle attend de son mari un châtiment mérité et la mansuétude excessive de ce dernier ne fera qu'augmenter la culpabilité de l'épouse à qui la religion avait enseigné les notions du péché et le devoir de réparer.

> ... elle ressent l'emprise de son affreuse, de son intolérable bonté. Qu'il parle! qu'il la batte! Elle le mérite! Mais qu'il ne la regarde pas ainsi avec des yeux d'esclave, avec cet amour qu'elle ne mérite pas.
> . . . .
> La bonté poussée aussi loin lui paraît absurde. Elle a peur que l'accepter soit plus lourd à son coeur que le pire des châtiments. Dans ce monde tel qu'elle le connaît, tel qu'on le lui a construit, il n'y a pas de place pour l'impunité. Et Joseph qui pardonne, sans exigence aucune... (AON:160-161)

Aussi Berthe est-elle forcée de considérer le suicide comme le seul rachat à sa faute et "elle ne s'y rend que par acquit de conscience" (AON:161).

Toute l'atmosphère de culpabilité qui plane sur les quatre romans de Jean Filiatrault, nous pouvons la résumer par ces quelques phrases de Jacques à la fin du Refuge Impossible.

> Il s'abandonnait, ne tenait plus qu'à une seule chose: se reposer, faire le vide en lui-meme, quitter cette maison, cet enclos trop étroit où des êtres qui avaient pour mission de s'aimer, au contraire s'étaient pourchassés jusqu'à l'essoufflement, surveillant les portes sans arrêt, se barrant le chemin, guettant les regards... se cachant les uns des autres afin de ne rien laisser deviner de leurs pensées secrètes. (RI:171)

Les personnages de Jean Filiatrault échouent dans leur tentative d'existence parce qu'ils sont rongés par une culpabilité qui stérilise tous les efforts. Il nous suffit de songer à la mort de Marie-Louise, de Fortunat, de Bastien, de Cécile et celle de Berthe pour comprendre jusqu'où ce sentiment risque de conduire l'homme. Et si tous ne meurent pas, ceux qui survivent; Eugénie, Serge, Jacques, Geneviève et Georges Ethier, sont tous condamnés à une forme de névrose ou à vivre dépourvus d'amour et de bonheur. Pour ces derniers, la feinte et la dissimulation sont les seuls espoirs, "le seul refuge possible".

> Peut-être la simulation lui serait-elle [Geneviève] ce refuge paisible où cacher sa peur de vivre? (RI:172)

L'angoisse de vivre caractérise en effet les héros de Filiatrault et nous étudierons comment elle est intimement rattachée aux univers familiaux et aux amours maladives.

ii) AUTO-DESTRUCTION PAR LA PEUR

Le complexe d'Oedipe, en plus d'occasionner le sentiment destructeur de la culpabilité, contribue à favoriser un climat général dans lequel chaque personnage vit un état émotionnel provoqué par l'appréhension d'un mal ou d'un danger quelconque, qui est la peur sous toutes ses formes, soit l'inquiétude, la timidité ou l'angoisse.

Terres stériles avait plongé le lecteur dans l'univers familial d'un père cruel et dictatorial qui semait la terreur autour de lui, et nous découvrons graduellement que sa fille Marie-Louise reste marquée par cette éducation, même après la mort de son père. Nous le constatons en observant Marie-Louise devant la dépouille de son père quand "elle augurait sans cesse un geste brutal, un cri, une explosion hargneuse." (TS:15) Le souvenir des cruautés paternelles fera régner la peur dans la maison des époux. La paix que Fortunat et Marie-Louise croyaient enfin retrouver s'avère illusoire car l'esprit de Jean-Baptiste les poursuit jusque dans les rêves, comme "un viellard au regard chargé de colère [...]" (TS:203).

Marie-Louise fuit la réalité et la vérité comme une femme tourmentée qui craindrait la solitude et la noirceur: "la vérité lui fait peur" (TS:136). Dès l'instant où elle constate que Fortunat s'est rendu chez sa fille, Marie-Louise

sent tout le poids de son isolement physique et surtout moral, et découvre chez l'homme, trop tard cependant, le complément nécessaire à toute femme.

> Absent, Fortunat lui devient plus cher que jamais. La grande maison, où tous les bruits se frayent si facilement un chemin, lui paraît un désert sans fin. Que sa solitude sera affreuse, entre ces vieux murs! Que deviendra-t-elle? (TS:136)

Parce qu'il terrorisait ses enfants et contraignait ainsi leur liberté, nous avons émis plus tôt dans ce travail que l'autoritarisme de Jean-Baptiste cachait une faiblesse psychologique. Nous apprenons très tôt en effet que cet homme éprouve la peur angoissante de la mort et ses derniers moments en sont la preuve irréfutable. Pour résister au désespoir, Jean-Baptiste tente presque héroïquement de lutter contre la mort en se répétant à lui-même: "Je suis bâti pour vivre cent ans", tandis qu'autour de lui il n'aperçoit que les signes de sa déchéance imminente. Sa fille, jadis soumise, brave son autorité par un regard persistant et le passage continu de l'autobus qui ébranle sa chambre et toute la maison symbolise son propre effondrement. Durant cette lente agonie, le moribond combat contre le temps lui-même.

> Il eut peur de toutes ces heures qui s'avançaient lentement sur lui, qui le couvraient comme un linceuil. (TS:19)

Ces paroles, très significatives selon nous, résument habilement les derniers moments et la fin tragique d'un homme qui refuse de mourir:

> De son être usé aux commandes, la force se retire peu à peu et il plonge dans cet abîme ou il avait si peur de tomber. (TS:57)

La cruauté de Jean-Baptiste n'était qu'un moyen détourné de s'accrocher à l'existence, une façon de se sentir vivre. La mort réelle du vieillard, qui est peut-être l'image de celle de toute la société patriarcale décadente, c'est l'incapacité du père à provoquer encore la crainte chez les siens. Jean-Baptiste prononce ces mots pour se donner l'illusion de vivre encore longtemps: "Je les tiens toujours, ils connaîtront encore des jours de terreur." (TS:47)

Si Jean-Baptiste craint la mort, la vie, par contre, effraie Fortunat qui, au lieu d'atteindre le repos longtemps rêvé, vit désormais dans l'anxiété continuelle des foudres de Marie-Louise Patry. Cette nouvelle rancune de la part de l'épouse écrase et désarme complètement Fortunat et devant son sort, il ressent une peur douloureuse.

> Une sueur froide recouvrait son front et les paumes de ses mains, et il songea que peut-être durant sa dernière nuit, Jean-Baptiste avait connu une angoisse semblable. (TS:96)

Mais l'anxiété de Fortunat, c'est de devoir vivre avec cette vérité qu'il découvre enfin; celle d'être "une terre stérile, déjà

durcie par le froid et qui jamais plus ne porterait de fruits, que le printemps ne visiterait plus... (TS:144)

L'amour oedipien décrit dans La chaîne de feu fait régner depuis le début jusqu'à la fin de la nouvelle, ce même état d'émotion dépressive résultant d'un mal éventuel qui se traduit d'abord par les inquiétudes d'Eugénie devant les rêveries de Serge. Les appréhensions de cette mère ne tardent cependant pas à dégénérer en une terreur réelle de voir son fils lui échapper. Le départ de Serge, fut-il temporaire, enlève à Eugénie tout apaisement:

> Eugénie frissonna et voulut se retirer au plus obscur du salon, [...] Ce désir d'évasion était trop faible en elle pour la distraire de son angoisse véritable. Ce n'était pas une fenêtre qu'il fallait fuir, mais plutôt cet amour qui la rongeait comme un ver. (CF:148)

Serge, en succombant à l'amour maladif de sa mère, se trouve dépossédé devant la vie et il avouera à Véronique: "Moi aussi, j'ai peur...et je ne sais pas pourquoi." (CF:58) Mais l'analyse du personnage nous prouve que sa crainte vient du traumatisme produit par sa mère. Ainsi, Serge reste-il perplexe devant ses transports d'humeur subits:

> "Que cachait cette transformation soudaine et imprévisible? Il eut peur. Il était à sa merci. Oui, elle et lui étaient enchaînés, mais c'était lui qu'on tirait de force." (CF:78)

Serge maintient une incapacité à lutter contre sa mère et demeure par conséquent inapte à affronter le monde extérieur. La peur le retient d'aimer Véronique et de se libérer de l'emprise d'Eugénie.

C'est dans les personnages secondaires, en particulier celui de Véronique, que le sentiment de la peur se manifeste le plus intensément. La jeune fille prend d'abord conscience qu'Eugénie met en péril son amour envers Serge. En effet, l'attachement maladif de la mère envers son fils est plus fort que celui de Véronique et celle-ci en éprouve une terreur incontrôlable lorsqu'elle doit faire face à madame Mathieu. Alban questionnera sa soeur à trois reprises: "Je crois qu'elle [Eugénie] te fait peur?" et Véronique avouera elle-même que la mère de Serge la paralyse, qu'elle voit en Eugénie une ennemie, un danger imminent pour son bonheur.

Après le mensonge qu'Eugénie invente de toute pièce pour éliminer Véronique; celui de prétendre à la névrose de Serge la jeune fille se dérobe au garçon: "il est vrai qu'elle le fuyait, qu'elle avait peur, et de lui, et de la vérité" (CF:128). Cette crainte pousse même Véronique à ne plus aimer Serge et lorsque celui-ci la revoit une dernière fois et lui avoue assez brutalement son amour, elle croit réellement au mensonge d'Eugénie et "elle savait de quoi elle avait peur. Il ne fallait pas... non il ne fallait pas [...] (CF:164-165). Cette rencontre aurait encore pu sauver l'amour des deux jeunes

gens mais la frayeur de Véronique laisse Serge vaincu et solitaire avec son destin.

Alban, qui ne rêvait que de voyages et de liberté, se laisse séduire par Eugénie tout en la craignant. Lorsqu'il vient lui déclarer son amour, "il se sentait timide: il n'était pas maître de lui. Il regarda Madame Mathieu avec des yeux immenses et apeurés" (CF:150). Alban fuira à l'arrivée de Serge et laissera le drame de l'amour oedipien se jouer uniquement entre la mère et le fils mais son départ traduit sa réaction apeurée devant la situation tragique qu'il ne peut plus dominer.

Dans Le refuge impossible, l'auteur nous introduit dans un climat de peur par la seule description des personnages et du lieu où se déroule l'action. Il nous décrit d'abord l'infirme:

> La peur et la beauté sont incompatibles et Cécile n'était qu'une bête traquée. Il suffisait, pour s'en rendre compte, d'examiner ce dos courbé, cette nuque maigre, ces traits imprécis. (RI:12)

De plus, Geneviève désire "ne plus apercevoir au moment le plus inattendu ce visage de martyr!... ce regard affolé d'esclave attendant les coups." (RI:37)

Dans la peinture qu'il nous fait de Geneviève, l'auteur note "ce front soucieux, cette bouche crispée" (RF:11) qui cachent une autre femme traumatisée: "Elle avait l'impression qu'une ombre rôdait autour d'elle, attendant le moment

propice de la frapper droit au coeur, une ombre qui la harcelait." (RI:26) Nous découvrons la véritable atmosphère de ce foyer lorsqu'Hélène va faire une visite à Geneviève. "Dès le seuil franchi, elle fut prise à la gorge. Toute la pièce était bleue de fumée." (RI:17) et elle pense: "aujourd'hui, l'atmosphère de cette maison ne semblait pas propice aux visites amicales" (RI: 19). Vivant déjà dans un milieu où la correspondance entre les personnages s'avère nulle, Cécile s'ancre plus profondément dans la solitude par sa surdité et son mutisme, mais toute l'intensité du sentiment de la peur se réunit dans le seul personnage de Geneviève. Durant la première visite d'Hélène, laquelle compose le second chapitre, les mots peur, crainte, angoisse, danger, ennemi, inquiétude, ombres qui rôdent, etc... reviennent plus de vingt-six fois. Ces leitmotive servent à créer un climat tendu qui persistera d'ailleurs jusqu'à la fin du roman. Le mobile de la crainte est d'abord imprécis chez Geneviève:

> Comment expliquer le sujet de cette peur puisqu'elle ne le connaissait pas encore vraiment? Comment rendre compte de cette frayeur irraisonnée qui venait subitement de s'installer en elle. (RI:19-20)

Mais peu à peu, l'inquiétude de Geneviève se dessine davantage et nous apprenons qu'elle provient de l'enfant, de Pierre qui ne présente aucun signe de vie normale. Jacques et Hélène ont caché jusqu'à présent cette vérité à la jeune mère, mais l'instinct maternel étant plus puissant, Geneviève pressent le danger

qui les guette, elle et son fils.

Autrefois, Geneviève, "s'attristait à plaisir [...] comme aujourd'hui" (RI:29) et elle a conservé ce sentiment autodestructeur. C'est pourquoi, devant sa maternité menacée et devant l'amour incestueux qu'elle devine entre Jacques et Cécile, la jeune épouse détruit lentement son bonheur et refuse l'amour et l'amitié qui pourraient le lui rendre.

> Cette chère Geneviève ne résistait pas à l'impulsion de gâter tout ce qui composait sa vie, tout ce qu'elle touchait, tout ce qui s'approchait d'elle. Une véritable obsession! Il lui faudrait être prudente: ceux qui l'aiment se lasseraient un jour. [...] Un jour viendrait où Geneviève resterait seule avec les petites bêtes noires qu'elle extirpait des plus modestes joies quotidiennes... (RI:35-36)

Pour cette nature susceptible, l'entourage humain et physique n'apporte ni repos ni paix, et prise par l'idée de perdre son enfant, Geneviève s'enferme comme une prisonnière dans son foyer. Les distractions qu'Hélène lui suggère amicalement intensifient son angoisse et sa méchanceté envers Cécile et Jacques. Geneviève craint la présence de l'infirme et la faiblesse de son mari parce qu'elle a peur de la vie même, et elle va jusqu'à avouer: "Je me fais peur moi-même. Je ne me possède plus..." (RI:40) Après la mort de Pierre, Jacques résumera la vie de Geneviève dans ces quelques phrases:

> . . . il glissa lentement la main sur les cheveux de Geneviève toute proche de lui et fit comme s'il l'aimait, [...] Qui sait? Peut-être la simulation lui serait-elle ce refuge paisible où cacher sa peur de vivre. (RI:172)

L'angoisse de Georges Ethier, dans la première partie de *L'argent est odeur de nuit*, découle également de l'existence malheureuse et de l'impuissance paternelle devant les besoins pressants de sa famille. Dans le cas de Georges, les problèmes familiaux sont de ne pouvoir fournir à ses enfants et à sa femme les soins essentiels. Désespéré devant son incapacité à faire quoi que ce soit, Georges n'ose même plus s'attarder à examiner ceux qui l'entourent: "parce qu'il avait peur de la souffrance des autres" (AON:37). L'absurdité de la condition humaine dépasse ce pauvre père de famille qui préfère oublier sa misère dans le travail forcené et la rêverie réconfortante. Georges Ethier ne comprend pas les raisons à tant d'injustices et de duretés:

> Pourquoi tout était-il combat dans cette vie qu'il n'avait pas choisi de vivre, comme si sa naissance avait été un accident, comme s'il était apparu sur cette terre à un mauvais endroit, à une mauvaise époque? Il haussa les épaules. Quelle réponse trouver à cette question qui le bouleversait jusqu'à l'angoisse? (AON:14)

L'argent que le destin place sur le chemin de Georges ne servira qu'à déchirer cet être faible, envahi par l'inquiétude morale de restituer ou de garder ce bien. Il y a une similitude remarquable entre Georges et Geneviève (*Le refuge impossible*), tous deux étant poursuivis par les ombres menaçantes de l'angoisse.

> Il retournait à son travail comme si la veille rien ne s'était passé. Seule sa démarche était la même car l'inquiétude l'habitait; il avait l'impression que, jamais de sa vie il ne retrouverait la paix. (AON:61)

C'est la peur enfin qui, dans toute l'oeuvre de Jean Filiatrault, rend tout bonheur chimérique, même si ce bonheur s'exprime sous la simple forme du plaisir. Félix Dastoue raproche même un jour à sa maîtresse, Berthe Richardson, d'être "Toujours la même. Tu as toujours peur, et cela a gâté notre plaisir la plupart du temps" (AON:144) car depuis cette liaison, la quiétude de Berthe fait place à un sérieux problème de conscience. En effet, depuis qu'elle vole pour Félix, Berthe craint de se trahir et d'attirer sur elle la haine de son mari mais assez paradoxalement cependant, elle refuse le pardon de Joseph, s'attendant à une réprobation de sa part: "La bonté poussée aussi loin lui paraît absurde. Elle a peur que l'accepter soit plus lourd à son coeur que le pire des châtiments" (AON:161) Déchirée entre ces sentiments contradictoires, Berthe fuit la vie dans le suicide.

Il semble que dans l'univers romanesque de Jean Filiatrault, Félix soit le seul personnage libre, autonome, sans attache familiale: il n'est ni frère, ni fils, ni père. Mais en vérité, il a peur de la mort et refoule son angoisse dans l'instinct sexuel et sadique et aussi par le désir de destruction qu'il dirige sur ses proches. Félix se rapproche de beaucoup,

à notre avis, d'un personnage de Terres Stériles dont nous avons peu discuté, celui du jeune étudiant schizophrène en proie à la mort personnifiée par une voix omniprésente.

> Mais un jour avait jailli "la voix"! "La voix" venait meubler son silence. Depuis, elle le hantait sans cesse. Philippe tentait de se rappeler le premier choc, la première incantation qui l'avait halluciné. (TS:179)

Cependant, Philippe, à l'opposé de Félix, possède une famille: "J'ai été l'enfant doux et sans jeu qu'on oublie dans un salon où les adultes causent de questions délicates." (TS:178), mais Félix et lui partagent l'angoisse commune de la mort.

C'est avec La chaîne de Sang que nous croyons pouvoir expliquer le mieux, dans son essence, le sentiment de peur qu'engendre le complexe d'Oedipe et qui contraint les personnages de Jean Filiatrault. Au début, lors des traitements psychologiques qu'il reçoit dans une maison d'aliénés mentaux, Bastien ressent une vague crainte: "C'est que je suis très inquiet de ce qui m'arrivera bientôt. Je le suis chaque fois que je dois me rendre chez le directeur." (AON:203) Avant l'un de ces rendez-vous, il explique lui-même la signification d'une guérison éventuelle:

> Je suis attendu chez le directeur. Combien de jours serai-je absent de moi-même? Je tremble de crainte à la pensée de ce qui se produira. Encore si j'avais vraiment conscience de ce qui m'arrive! Je suis désespéré... désespéré... comme si un désastre m'attendait... (CS:229)

En réalité, Bastien lutte désespérément contre cette guérison qui lui fait graduellement prendre conscience de la nature de sa véritable maladie qui l'a poussé au parricide.

> . . . je me rends bien compte que je me refuse à la vérité... je ne veux pas la voir, la saisir. Et cette façon de réagir à la vérité, n'est-ce pas justement le retour à l'illogisme des gens qui vivent sur la même rive que toi? Tu vois que j'ai raison de craindre. J'ai peur... j'ai peur... (AON:232)

"Cette façon de réagir à la vérité", c'est la destruction physique et même morale des héros tels Jean-Baptiste, Marie-Louise, Fortunat, Serge, Eugénie, Geneviève, Georges, Berthe et Bastien lui-même; c'est précisément l'angoisse qu'ils ressentent devant la vie ou la mort. Tous les personnages, jusqu'à Cécile, Jacques, Véronique, Alban et Hélène, s'écrieront chacun à leur façon, à un moment décisif de leur existence: "Voilà la vérité, ma vérité!", mais une vérité qui leur fait peur parce qu'elle est une connaissance de soi et qu'elle est leur principe même de destruction.

iii) AUTO-DESTRUCTION PAR LA HAINE

Selon Le Dictionnaire de la Langue Philosophique, la haine se définit comme "une passion qui porte à désirer ou à vouloir du mal à quelqu'un" (DLP:311). Elle est un sentiment aussi puissant que l'amour et elle fait même dire à l'un des personnages de Jean Filiatrault:

> Ceux qui ne méritent ni notre amour ni notre haine ne font plus partie du monde. (CF:174)

Une lecture succincte des quatre romans de notre auteur confirme immédiatement que dans cet univers romanesque, le complexe d'Oedipe est étroitement lié à cette passion de la haine qui pousse fatalement les héros à leur perdition. Cependant, nous ne saurions nous en tenir à une simple définition et nous croyons qu'un retour au centre même de l'oeuvre s'impose pour constater que la haine, tout comme la culpabilité et la peur, se dévoile comme un sentiment destructeur. Cette haine est d'ailleurs produite par la peur qui se manifeste ouvertement entre les personnages ou encore par l'agressivité, par la jalousie mortelle et par le crime; elle est une caractéristique inhérente à l'être humain mais à l'opposé de l'amour qui conduit à l'épanouissement, la haine brise tout élan individuel vers le bonheur. Parfois, elle se manifeste comme une réaction d'impuissance "surcompensée."

En premier lieu, nous considérerons la haine comme un sentiment provenant de la peur. Sous cette désignation nous classifierons les personnages selon que leur passion naît d'un désir de possession ou de domination, d'humiliation ou d'exaspération, ou encore selon qu'elle est simplement une haine tournée vers soi-même.

Dans l'oeuvre, deux figures se font remarquer par le désir absolu de domination qu'ils manifestent envers leurs proches; ce sont celles de Jean-Baptiste Patry, dans Terres Stériles et d'Eugénie Dugré-Mathieu dans La chaîne de feu.

Jean-Baptiste Patry semble n'avoir vécu que pour subjuguer complètement sa famille et pour lui, le signe inévitable de la mort c'est de perdre son autorité.

> Aucune image ne s'agitait plus dans sa tête; aucune réminiscence, aucun désir, rien qu'un vide dans son crâne étroit et chauve, [...] Sa mémoire ne lui relatait plus les récits antérieurs, les combats, les passions, les haines, ni même les colères brutales dont le souvenir hier encore faisait battre son coeur violemment." (TS:17)

Si durant son agonie, Jean-Baptiste déverse sa rage contre Fortunat qui l'a dupé en épousant sa fille, la présence de Marie-Louise l'importune également parce que: "Maintenant que pour commander, les forces l'abandonnaient, il constatait avec horreur combien son emprise sur elle avait été légère". (TS:15)

Jean-Baptiste perçoit sa force et sa puissance seulement lorsqu'il frappe ses enfants et quand il les effraie. Sa

souffrance la plus vive au seuil de la mort, c'est de ne plus posséder d'emprise sur Marie-Louise et Fortunat; alors la haine s'empare de son être d'une manière si violente qu'elle réanime presque le moribond.

> Pendant une heure Jean-Baptiste repassait dans sa tête tous les sujets qu'il avait de haïr ses enfants, et il lui sembla que sa haine le rappelait à la vie. (TS:25)

Eugénie Dugré-Mathieu cherche pareillement à dominer mais son emprise s'exerce surtout dans le désir de posséder l'être aimé, qui est en l'occurence son propre fils. Elle n'atteint le bonheur que dans la certitude de détenir Serge et l'auteur la dépeint admirablement par ces mots:

> Elle s'approcha de lui [Serge]. Comme elle paraissait grande tout à coup: elle le dominait. Il ployait l'échine devant son maître retrouvé. (CF:122)

La haine qu'alimente Eugénie envers ceux qui risquent de la soustraire à son fils, et en particulier contre Véronique, résulte uniquement de la peur de ne plus maîtriser et guider son enfant de son propre chef. Elle devient alors férocement jalouse de la jeune fille:

> Véronique... Je te défends de prononcer son nom devant moi. Je la déteste. (CF:63)

Elle ment avec facilité pour éloigner Véronique de Serge et victorieuse:

> Eugénie caressait tendrement les cheveux de sa victime cependant qu'un sourire se

> dessinait sur ses lèvres. Pas une seule fois ne la frappa la gravité de son mensonge. L'essentiel était d'avoir vaincu. Son fils lui resterait. (CF:106)

La haine demeure toujours le dernier instrument de combat d'Eugénie et cette puissance lui permettra de se glisser "sournoisement entre le couple pour accomplir son oeuvre de destruction" (CF:175)

Jean-Baptiste Patry et Eugénie Dugré-Mathieu sont essentiellement des "autoritaristes" qui éprouvent de la haine envers tous ceux qui refusent de se laisser gouverner, ou encore envers ceux qu'ils n'ont plus la force physique ou morale de mâter et aussi contre ceux qui s'opposent à leur désir de possession.

Exaspérés et humiliés par ces parents tyranniques et accapareurs, Marie-Louise et Serge réagissent également par la haine. Ce dernier ne possède pas le courage de se révolter contre l'amour maternel mais l'on devine tout de même qu'il cherche à fuir Eugénie dès le début du roman: "Ne plus être en face de sa mère" dit-il. Cependant, lorsqu'il sera totalement enchaîné à Eugénie, Serge reportera sa haine sur le personnage d'Alban et le seul geste viril qu'il posera sera celui de chasser le jeune homme qu'il surprend avec sa mère. Serge déteste en Alban l'homme qui pouvait lui ravir sa mère.

Dans Terres Stériles, Fortunat devra subir, tout comme Marie-Louise, les invectives et les fulminations du vieux Jean Baptiste tant que ce dernier aura un souffle de vie. Ces deux personnages se lient donc contre la haine paternelle "Il [Jean-Baptiste] avait aimé apercevoir dans le regard des siens cette lueur de haine en esclavage." (TS:46) Mais les sentiments ambivalents dont souffre Marie-Louise seront reportés sur Fortunat après la mort de Jean-Baptiste et il deviendra victime de toute la malveillance et des colères de sa femme. La haine devient si violente qu'elle révèle un trait physique chez Marie-Louise. "Taciturne, la face bouffie de haine, [...] (TS:97), voilà comment Filiatrault nous décrit son personnage. Cependant, même si elle refuse la vérité, c'est contre son père que Marie-Louise éprouve de la rancune. Fortunat devine l'ambiguité des sentiments chez sa femme et il "ne voulut pas admettre cette haine nouvelle dont il était l'objet. Comment croire à ce soudain regret d'un père qu'elle détestait autant que lui?" (TS:66) Il affirmera encore à sa fille que: "Elle le haïssait bien plus que moi." (TS:145)

Ce ne sera que le jour où sa chair réclamera l'époux que la haine qui ronge Marie-Louise éclatera contre le père:

> Elle se prit à détester son père défunt plus encore qu'elle ne le détestait de son vivant; haine pressante, accrue de toute la peine qu'elle s'était faite depuis son deuil et doublée par l'atroce esseulement dans lequel son entêtement l'avait plongée. Il serait toujours là, ce père terrible, avec elle et la terrassant. (TS:107)

Aussi, le dernier cri de Marie-Louise avant le geste fatal en sera-t-il un de haine:

> Soudain, au milieu du cercle de feu, son père lui tendit une longue main décharnée. Un cri de haine s'échappa de sa vaste poitrine. Avant même que les flammes ne la touchassent, elle brûlait. Le brasier intérieur qui la dévorait dépassait en force toutes les douleurs qu'elle avait connues jusqu'ici. De Fortunat ni de Philippe le souvenir l'effleura un seul instant. Elle était seule, face à ce père maudit, et pour la première fois elle exhalait sans contrainte la haine implacable qu'elle lui avait voué jusque dans la mort.
>
> Marie-Louise acceptait enfin sa vérité, le monstre qui était en elle.

Dans les deux derniers romans de Jean Filiatrault, la haine des personnages semble plutôt se traduire par une réaction d'impuissance "surcompensée". Geneviève, par exemple, au début du Refuge Impossible, ne se rend pas immédiatement compte des sentiments qu'elle conserve à l'égard de Cécile: "[...] rien ne diminuait sa rancoeur... Peut-être même sa haine, car elle discernait mal en son âme de quoi il s'agissait." (RI:10) Cependant, la présence de l'infirme l'exacerbe à un tel point que Geneviève songe: "...les coups..." Combien de fois n'avait-elle pas été saisie du besoin d'en distribuer, de poursuivre Cécile, poings levés?" (RI:37)

L'on se rend compte alors que Geneviève cultive réellement une haine contre l'infirme et cela depuis qu'elle a pris conscience du désir de Cécile de voir naître l'enfant à tout

prix puisqu'il devait représenter celui qu'elle souhaitait de son frère. Avant l'accouchement, "dès que Cécile entrait dans sa chambre, un courant de haine la [Geneviève] traversait" (RI: 41). Connaissant l'attrait de la sourde-muette pour son mari, Geneviève nourrit en dernier lieu, une puissante jalousie devant la beauté physique de cette fille:

> Elle s'approcha de la salle de bains, entrebâilla la porte. Elle ignorait à quels motifs elle obéissait mais ce qu'elle vit raviva sa haine un instant engourdie. (RI:123)
>
> Geneviève la trouva belle et la détesta à cause de cette beauté insoupçonnée. (RI:124)

Geneviève agit méchamment avec Jacques et prend plaisir à l'humilier, à le faire souffrir, parce qu'elle est démunie devant la vie et sans cesse poursuivie par des fantômes imaginaires. Elle est incapable de goûter un seul instant de bonheur dans ce climat infernal. Dès qu'un bruit parvient de la chambre de l'enfant, il lui rappelle le danger de mort qui guette Pierre et instinctivement Geneviève s'en prend à Jacques:

> Elle avait à peine fini de parler que des pleurs parvinrent de la chambre du petit. Geneviève pâlit. Elle eut pour son mari un régard méchant qui lui fit peur. (RI:59)

Enfin, lorsqu'elle apprend la mort de son fils, Geneviève ne peut que jeter ce cri de haine à son mari: "Laisse-moi... Je te déteste. Non, ne m'approche pas" (RI:168) Jacques n'avait pu éviter cette mort et la haine qui en résulte chez Geneviève démontre la réaction d'une femme angoissée devant un homme

faible.

Nous observons un comportement identique dans L'argent est odeur de nuit, lorsque Georges Ethier prend parfois plaisir à diminuer sa femme malgré l'adoration qu'il lui témoigne.

> Il tira la couverture. [...] Il aperçut ses jambes enflées: [...] Il aurait voulu regarder cette laideur avec indifférence mais, malgré lui, il pinça les lèvres. Il éprouvait le besoin de la faire souffrir, de l'humilier, il se sentait méchant, voulait la punir il ne savait de quoi. (AON:22)

> Il crut qu'elle l'accusait à mots couverts. Il avait beau se dire qu'elle ne voulait certainement pas le blesser, qu'il prêtait à ses paroles un mauvais sens, il sentait le besoin de lui faire de la peine. (AON:38-39)

Ce désir de haine que ressent Georges compense son incapacité à subvenir aux besoins de ses nombreux enfants et comme il se révoltait devant l'injustice de Dieu, il tient aussi sa femme partiellement responsable de leur mauvais sort et la dureté naît chez-lui. Georges sent cette même haine se retourner contre lui-même lorsqu'il constate sa lâcheté.

> Une fois encore il lui arrive de prendre conscience de ses pensées et il se sent envahi par une haine subite contre lui-même. (AON:81)

Bien que le meurtre de Félix soit un geste involontaire de la part de Georges il est également un mouvement inconscient de haine contre le danger qui menace son intégrité.

La haine reportée sur soi-même prend toute sa signification dans le personnage de Berthe Richardson qui se suicide pour mettre fin à cette crainte perpétuelle des sentiments que sa conduite risque d'entraîner chez son mari.

> Alors elle ferait semblant de dormir pour retarder le plus possible le moment d'être face à face avec lui. Non pas qu'elle n'aurait pu soutenir son regard mais parce qu'elle avait peur de la haine aussi soudaine que féroce qu'elle ressentait envers lui. (AON:131)

Berthe apprend également à détester Félix qui l'a jetée dans l'enfer où elle séjourne actuellement: "Je te déteste... Je te déteste..." (AON:136) et lorsqu'elle constate l'incapacité de Joseph à la sauver d'une telle situation, Berthe désire le détruire au même titre que Félix:

> N'était-ce pas parce qu'il ne pouvait rien pour elle qu'elle avait dû chercher ailleurs un sens à la vie? Un instant la frappa cette idée que, si elle se décidait de tuer pour se libérer, ce serait une libération que de tirer sur l'un comme sur l'autre. (AON:149)

Désormais, la vie de Berthe se partage entre un violent amour charnel et une haine profonde pour son mari:

> Berthe se crut sur le point d'éclater de colère. Elle en avait assez... de tout... de cette vie qu'elle menait... de sa passion pour Félix... de sa haine pour son mari... de sa chair exigeante... (AON:150)
>
> Car Félix occupait sa chair et Joseph n'existait pas, n'avait jamais existé pour sa chair ... Et puis... et puis... Elle cria:

> - Tais-toi! Tais-toi! Je ne peux plus t'entendre me parler ainsi! Je te déteste... (AON: 151)

La haine, telle que nous l'observons dans les oeuvres de Jean Filiatrault, se manifeste différemment selon chacun des personnages mais provient toujours de la faiblesse ou de la peur de l'individu. En dernier lieu, elle voue à l'échec toute recherche du bonheur.

CONCLUSION

Bien que notre position critique veuille surtout s'attacher à tout ce qui concerne le fait littéraire, nous ne pouvions guère aborder l'étude romanesque de Jean Filiatrault strictement sous cet angle car l'oeuvre de notre auteur se veut d'abord et avant tout psychologique, c'est à dire qu'elle décrit surtout l'aventure intérieure des héros. Le matériau essentiel à notre travail devenait par conséquent l'appareil psychologique puisque les romans intéressaient surtout sous cette perspective et que l'importance était accordée au portrait profond et intime de l'être.

Bien que l'oeuvre de notre romancier soit mince, elle s'inscrit entre deux dates assez éloignées: 1953 et 1961. De plus, ces dates correspondent aux bouleversements sociaux qui s'opérèrent au Canada entier et particulièrement au Québec. En effet, durant ce laps de temps, l'on participe à des transformations et à des changements profonds dans toutes les sphères de la société canadienne-française et l'on assiste rapidement à la métamorphose d'une civilisation rurale en une civilisation urbaine et technologique. Dans le domaine de la littérature, nous avons tourné la page sur "le roman de la terre" depuis 1938, avec <u>Trente Arpents</u> de Ringuet(mais les influences de l'époque de la fidélité se font encore remarquer beaucoup plus tard dans les romans de la ville et dans les romans intérieurs), pour nous engager dans la grande aventure du "roman moderne" depuis <u>L'aquarium</u> de Jacques Godbout en 1962.

Il semble qu'il faille découvrir toute la valeur et la signification profonde de l'oeuvre de notre auteur, en acceptant à priori qu'elle soit une analyse intérieure ou psychologique, dans la constante de son thème central, la famille, à partir du roman rural (Terres Stériles) jusqu'au roman urbain (L'argent est odeur de nuit), comme si Jean Filiatrault avait voulu établir le trait commun d'un groupe social en transition.

Précisons immédiatement que nous prenons la liberté d'appliquer à Terres Stériles la dénomination de roman rural, parce qu'il décrit un drame intimement lié au milieu terrien. Quant à L'argent est odeur de nuit, l'on a suffisamment comparé la famille de Georges Ethier aux célèbres Lacasse de Gabrielle Roy pour justifier la catégorie dans laquelle nous avons situé ce roman. Toutefois, dû au fait que ces deux oeuvres paraissent à la fin de chacune des époques, nous pouvons leur conférer une valeur symbolique. Terres Stériles donne le coup de grâce à une société patriarcale en voie de disparition qui se substitue au milieu urbain ou s'affadit le rôle du père et où celui de la femme prend une ampleur démesurée qui la conduit, à l'image de Berthe Richardson (L'argent est odeur de nuit), vers l'émancipation. Revoyons quelques moments les romans eux-mêmes pour clarifier et justifier ce que nous énoncons.

Nous assistons dans Terres Stériles, à la mort d'un père dictatorial dans une famille encore empreinte de valeurs

traditionnelles et d'une mentalité rurale. Ce décès marquait également celui du patriarcat, car dans Chaînes, Le refuge impossible, et L'argent est odeur de nuit, nous ne sommes pas sans remarquer que la figure paternelle s'assombrit pour faire place à celle de la femme-mère. Or, il est intéressant de souligner sur ce point que dans La chaîne de Sang, Maxime Patry, le père du personnage central, descend de la même lignée que Jean-Baptiste Patry dans Terres Stériles. Et nous constatons que Bastien veut rompre tout lien filial avec ce père. Cela confirme un désir conscient et volontaire de la part de l'enfant, de mettre un terme aux valeurs patriarcales. Dès lors nous pénétrons dans une société où les valeurs sont essentiellement matriarcales.

Dans une étude sociologique sur quelques romanciers du Québec, un critique bien connu, Gerard Bessette, explique ainsi l'évolution que nous venons de décrire:

> Let us speak first of woman who, in French Canada, has never been allowed to play fully her womanly role as a creature capable of love. She is considered sometimes as an idol, sometimes as a temptress, sometimes as a mother; but seldom if ever as a partner, selfom if ever as an equal in matters of love. [...] This attitude can be explained historically by the fact that under the old regime in New France men had all the rights and that in the early days of the colony white women were rare. Hence the tendency to idealize women both upward and downward.

> When later, with the influx of the Loyalists, French Canadians realized that they were becoming a minority, they began to talk of the "revenge of the cradle" and to glorifiy the mothers of large families. [...] the French Canadian woman acquired within the home an authority which was equal and often superior to that of her husband. As she is generally more pious, more conservative, more prudish than the father, and as she is always at home, the pressure of her possessive affection is directed toward the children. Hence this desire to keep them eternally young, eternally small, which creates in them these ruinous complexes. (QQ:190-191)
>
> It follows that the young French Canadian reaching adulthood has buried deep in his subconscious a tenacious and perhaps ineradicable image of the woman-mother. This is what one critic recently called the "mother myth". (QQ:191)

Dans ce processus historique, le problème posé par Jean Filiatrault demeure toujours celui du laborieux et difficile effort de libération individuelle contre l'autoritarisme patriarcal et contre la mère "toute-puissante."

Au cours de cette analyse, nous avons prospecté l'univers d'angoisse, de solitude et d'incommunicabilité dans lequel sombrent les êtres et où tout désir d'accéder à une existence adulte échoue lamentablement. Il en résulte chez les personnages, une volonté d'auto-destruction dans laquelle surgit la trace profonde d'une éducation empreinte d'absolu et de culpabilité:

> Because of our history, our educational system, our Jansenism, our paternalistic politics, the parent-child relationship in Quebec tends to take on a peculiarly pathological character. (QQ:191)

Dans ces foyers asphyxiants, la famille fait évoluer des héros dans une société fermée où chacun vit replié sur lui-même, inapte à pouvoir communiquer avec autrui, entretenu par la détresse. Chacun des personnages est dévoré par son tourment auquel il ne peut se soustraire comme il ne se dérobe jamais au milieu familial. Seule Berthe Richardson (L'argent est odeur de nuit) veut échapper à ce destin mais sa suprême tentative la conduit à un résultat désastreux. Cependant, le défi est lancé, et désormais, des romanciers telle que Claire Martin chercheront à exprimer la libération de la femme et feront enfin de vrais romans d'amour.

L'on pourrait reprocher à l'oeuvre de Jean Filiatrault une certaine faiblesse dans la forme car son style dépouillé fait perdre un peu de vigueur au récit:

> L'auteur s'étudie trop, même comme styliste; il lui manque l'heureux laisser-aller, la fantaisie abondante et riche que donne l'amour du réel et le goût des êtres. C'est une même contention qui retient l'auteur dans le goût du récit linéaire, filiforme, centré sur un but unique, limité dans le temps et qui l'amène à s'attarder sur des détails sans signification. (Grandpré:101)

Mais de Grandpré précise toutefois qu'en "présence d'un pareil dépouillement, tout est à juger selon la valeur et la vérité de l'observation." (Grandpré:97) et il rejoint ainsi l'opinion de Gérard Bessette qui a voulu interpréter les romans de Filiatrault comme un miroir de notre société et de notre psychologie:

> I am none the less convinced that it constitutes a step in the right direction and that Filiatrault is, of all our novelists the one who best expresses the depths of the French Canadian soul. (QQ:193)

Faut-il conclure que l'oeuvre de Jean Filiatrault s'attaquait à l'institution familiale même quand il écrivait après <u>L'argent est odeur de nuit</u>: "un premier plaidoyer contre les familles nombreuses" (Le Devoir:13). Malgré l'aridité et la dureté des univers décrits, nous préférons laisser l'auteur livrer lui-même le message qu'il entend communiquer à ses lecteurs:

> Le principal défaut de notre cuirasse était notre manque de joie, notre austérité excessive. Jusqu'à présent pour nous consoler d'un aussi piètre destin que le nôtre, nous nous sommes glorifiés d'une mission quasi divine, providentielle, et nous nous sommes réfugiés dans l'espérance d'une vie meilleure, à venir... la vie de l'au-delà.
>
> Notre jeunesse attend de nous que nous lui transmettions une joie vive et combative... et non pas quelques souvenirs stériles, quelques traditions désuètes... et quelques recours à la prière comme si chacun de nous ne vivait que pour soi, pour son salut personnel sans tenir compte de la société qu'il doit construire et améliorer de concert avec les autres. (Nouveau Journal)

Ainsi Jean Filiatrault apporte sa contribution littéraire en cherchant à reconstruire sa société par une analyse profonde de la vie intérieure des individus qui la composent, et par un acharnement à en découvrir le mal profond.

TABLE DES SIGLES

Sigle	Renvoi
TS	*Terres Stériles*. Québec: Institut Littéraire du Québec, 1953.
CF	"La chaîne de feu" (nouvelle). *Chaînes*. Ottawa: 1955, 9-176.
CS	"La chaîne de sang" (nouvelle). *Chaînes*. Ottawa: 1955, 177-246.
RI	*Le refuge impossible*. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1969.
AON	*L'argent est odeur de nuit*. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1967.
LAC	Bessette, Gérard. "*L'argent est odeur de nuit*," *Livres et auteurs Canadiens* (1961), 7-8-27.
QQ	-----------------. "French Canadian Society as Seen by Contemporary Novelists," *Queen's Quarterly*, LXIX (été 1962), 177-197.
Daco	Daco, Pierre. *Les prodigieuses victoires de la psychologie moderne*. Limbourg: Marabout Service, 1960.
UTQ	Duhamel, Roger. "Romans et Nouvelles," *University of Toronto Quarterly*, XXXI (juillet 1962), 558-559.
DLP	Foulquié, Paul. *Dictionnaire de la Langue Philosophique*. Paris: P.U.F., 1962.
Grandpré	Grandpré, Pierre de. *Dix ans de vie Littéraire au Canada Français*. Montréal: Beauchemin, 1969.
HLFQ	-----------------. *Histoire de la Littérature française du Québec*, tome IV. Montréal: Beauchemin, 1969.

Sigle	Renvoi
VP	Laplanche, Jean et J.B. Pontalis. _Vocabulaire de la Psychanalyse_. Paris: P.U.F., 1967.
Marcotte	Marcotte, Gilles. "Vie des lettres," _Le Devoir_, 44, 160 (11 juillet 1953), 6.
Martin	Martin, Claire. "L'homme dans le roman canadien-français," _Incidences_, 5 (avril 1964), 5-8.
Oedipus	Mullahy, Patrick. _Oedipus Myth and Complex_. New York: Grove Press, 1948.
Tougas	Tougas, Gérard. _Histoire de la Littérature canadienne-française_. Paris: P.U.F., 1960.

BIBLIOGRAPHIE

OEUVRES DE L'AUTEUR

Terres stériles. Québec: Institut littéraire de Québec, 1953.

Le Roi David. (Théatre), 1953, (Premier prix du Festival national d'art dramatique).

Chaînes. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1955.

Le Refuge impossible. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1957.

L'Argent est odeur de nuit. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1961.

ECRITS DE L'AUTEUR

"La Parole est à l'accusé," _Le Devoir_, Montréal, (15 novembre 1955), 18.

"Notre Milieu nous marque," _Le Devoir_, Montréal, (21 octobre 1961), 13.

"Le Bonheur dans le roman canadien-français," _Liberté_, (18 décembre 1961), 750-755.

"Quelques Manifestations de la révolte dans notre littérature romanesque récente, dans _Recherches sociographiques_," vol. 5, nos. 1-2 (janvier-août 1964), 177-190.

THESES

Aubin, Gabriel. _L'Univers romanesque de Jean Filiatrault_, Thèse de M.A., Département d'études françaises, Faculté des lettres, Université de Montréal, 1966, 101 p.

Xavier, Soeur M. Les Personnages dans les romans de Jean Filiatrault, Thèse de M.A., Faculté des lettres, Université Laval, 1965, 193 p.

OUVRAGES GENERAUX ET ARTICLES CITES

Bessette, Gérard. "L'Argent est odeur de nuit", dans Livres et auteurs canadiens, 1961, 7-8-27.

----------------. "French Canadian Society as Seen by Contemporary Novelists", Queen's Quarterly, LXIX : 2, (summer 1962), 177-197.

Daco, Pierre. Les Prodigieuses victoires de la phychologie moderne. Limbourg: Mazabout Service, 1960.

Duhamel, Roger. "Romans et nouvelles", University of Toronto Quarterly, (31 juillet 1962), 558-559).

Foulquie, Paul. Dictionnaire de la Langue Philosophique. Paris: P.U.F., 1962.

Grandpré, Pierre de. Dix ans de vie littéraire au Canada Français. Montréal: Beauchemin, 1966.

----------------. Histoire de la littérature française du Québec, Tome IV. Montréal: Beauchemin, 1969.

Marcotte, Gilles. "Vie des Lettres", Le Devoir, vol: 44, no. 160, (11 juillet 1953), 6.

Martin, Claire. "L'Homme dans le roman canadien-français", Incidences, no. 5, (avril 1964), 5-8.

Mullahy, Patrick. Oedipus, myth and complex. New York: Grove Press, 1948.

LaPlanche et J.B. Pontalis. Vocabulaire de la Psychanalyse. Paris: P.U.F., 1967.

Tougas, Gérard. Histoire de la littérature canadienne-française. Paris: P.U.F., 180.

AUTRES OUVRAGES GENERAUX ET ARTICLES CONSULTES

Anonyme. "Jean Filatrault psychologue ou romancier," Divertissement, vol. I, no. 6 (septembre 1966), 6-7.

-------. "L'homme est absent de la littérature canadien-française," Le Devoir, vol. 56, no. 91 (20 avril 1965), 7.

Belleau, André. "Jean Filiatrault: la côte Saint-Paul, le canal Lachine, la pauvreté...," La Presse, vol. 81, no. 78 (3 avril 1965), (supplément Arts et lettres), 11.

Benoit, Fernando. "Le roi David," Le Quartier Latin, vol 36, no. 23 (11 mars 1951), 8.

Brûlé, Michel. "Liberté '59'," Le Quartier Latin, vol. 41, no. 22 (5 mars 1959), 70.

Duhamel, Roger. "Documentation littéraire," Le Droit, vol. 52, no. 297 (19 décembre 1964), 7.

-------. "Littérature et société," Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 18, no. 4 (mars 1965), 608-610.

Ethier, Blais, Jean. "L'Argent est odeur de nuit," Le Devoir, vol. LII, no. 76 (1er avril 1961), 11.

Falardeau, Jean-Charles. "Brèves réflexions sur notre roman contemporain," Liberté 42, vol. 7, no. 6 (novembre-décembre 1965), 468-470.

-------. "Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain," Québec 65, vol. 2, no. 3 (février 1965), 20-30.

-------. Notre société et son roman. Montréal: Editions H.M.H., 1967.

Gagnon, Evelyn. "L'amour, la religion et la révolte dans nos lettres," Le Devoir, vol. LV, no. 49 (29 février 1964), 5.

Gagnon, Lysiane. "Des intellectuels assis en rond," dans Le Quartier Latin, vol. XLIV, no. 7 (10 octobre 1961), 9.

Grandpré, Pierre. "La connaissance des Lettres canadiennes en France," Le Devoir, vol. 54, no. 152 (2 juillet 1963), 6.

Kattan, Naïm. "Lettre de Montréal," Canadian Literature, no. 22 (automne 1964), 50-54.

Marcel, Jean. "Lés écrits et les livres: Lettres et littérature," Action nationale, vol. 54, no. 4 (décembre 1964), 389-398.

Marcotte, Gilles, "Jean Filiatrault, romancier et dramaturge," Le Devoir, vol. XLV, no. 118 (22 mai 1954), 6.

--------. "Les livres canadiens-français sous la loupe de quelques sociologues et écrivains," La Presse, vol. 81, no. 24 (30 janvier 1965), (supplément Arts et lettres), 8.

Pilon, Jean-Guy. "Terres stériles," Un romand de Jean Filiatrault, Le Quartier Latin, vol. 36, no. 3 (1er octobre 1953), 5.

Raimond, Michel. La crise du roman. Paris: Librairie José Corti, 1966.

---------. Le roman depuis La Révolution. Paris: Librairie Armand Colin, 1967.

Robert, Guy. "Un ensemble d'approximations," Canadian Literature, no. 25 (été 1965), 67-69.

Robidoux, Réjean. Le Roman canadien-français du vingtième siècle. Ottawa: Editions de l'Université, 1966.

Saint-Onge, Paule. "Les hommes d'ici," Incidences, no. 5 (Livraison d'avril 1964), 9-12.

Sève, J.A. de. Conférences, Littérature canadienne-française. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 1969.

Simon, Pierre-Henri. Mauriac par lui-même. Paris: Editions du Seuil, 1965.

Sirois, Antoine. "Le roman canadien-français miroir de la société," (Arts et Lettres au Québec), Le campus estrien, (no. spécial avril 1968), 4.

Stephens, William N. The Oedipus Complex. New York: The Free Press of Glencoe, 1962.

Sylvestre, Guy. "Le Refuge impossible," Culture, (18 juin 1957), 213-214.

Vachon, Georges-André. "Vers une sociologie de la littérature québécoise," Le Devoir, vol. 56, no. 30 (6 février 1965), 12.

Vanasse, Jean-Paul. "Littérature et société," Maintenant, no. 40. (avril 1965), 135-136.